

Editions QazaQ

L'OËIL HUMIDE

Aude Alexandre



ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FRANCE
IMPRIM'SUD - 83440 TOURRETTES
TEXTES ET PEINTURES DE AUDE ALEXANDRE
TOUTES REPRODUCTIONS PARTIELLES OU ENTIÈRES INTERDITES SANS
L'ACCORD DE L'AUTEUR
ISBN : 978-2-492483-95-0
DÉPÔT LÉGAL SEPTEMBRE 2026

Merci à mon fils.
Merci à son père.
Merci à toute mon inspirante constellation.

À celui qui n'y croyait guère alors que moi si.
À celui qui y croyait plus que je ne pouvais le faire.

PRÉFACE

« Demandez-vous, dans la nuit la plus silencieuse de votre nuit : suis-je vraiment obligée d'écrire ? Si cette réponse est affirmative, si vous pouvez faire front à une aussi grave question par un fort et simple : « Je dois », alors construisez votre vie selon cette nécessité. Votre vie, jusque dans son heure la plus indifférente, la plus vide, doit devenir signe et témoin d'une telle poussée ».

Rainer Maria Rilke, Lettres à un jeune poète

Seuil, frontières et traversée

Entre territoire biographique et pays briard, que la poétesse parcourt depuis plus d'une décennie comme actrice de la médiation culturelle et directrice d'une école de musique, Aude Alexandre signe avec ce nouveau recueil une géographie du temps humain et du temps féminin, à l'orée des interlignes, du seuil et de la traversée poétique.

Emule des herméneutiques et des anciennes formules alchimiques, ce premier livre sonne comme la floraison d'une aventure artistique primordiale : des vers déposés dans le silence de la nuit à l'art vivant de la poésie hors-les-murs, des arts picturaux au voyage musical, tout est convoqué dans ces soixante-dix-sept poèmes, se présentant comme autant de portes ou de haltes dans l'univers sensible de l'écrivaine. Par cette subtile correspondance entre toiles et paroles, entre présence et absence, la litanie du verbe se joue ici des « arts du temps et de l'espace » pour reprendre Lessing - à l'image du Bestiaire ou Cortège d'Orphée d'Apollinaire ou de la proposition lithographique et littéraire de Pierre Reverdy en 1948.

Cette géographie du passage fleure à la lisière des titres : « Sur le seuil », « Entre deux », « Interligne », « Bordure », « Intra », « À la suite ». Aude Alexandre tisse et compose dans ces espaces interstitiels : du rêve à la veille rimbaldeenne, de la mémoire à la célébration des souvenirs, du corps au paysage.

« Je me pose en frontière, en voile, en recommencement. Je suis la fine ligne deseuil », énonce-t-elle dans « Bordure ». Cette phrase constitue l'une des fenêtres de l'œuvre, qui se prolonge encore en d'autres sentes et clairières. La poétesse sonde ces interlignes comme autant de frontières - qui tout au fil des pages, jamais n'enferment ou ne referment ; mais invitent, en tremblant ou chantant sur leurs gonds, à cueillir la rencontre. Le seuil n'y est ainsi jamais témoin statique et immobile : il se déplace en un lieu de dépassement, de dévoilement, de renaissance.

« Je suis l'accueil et la destination », écrit-t-elle dans un autre vers.

Ces paysages vécus demeurent en premier lieu profondément humains, paysages au sein desquels - ou aux replis desquels - cheminent femmes et hommes, pour se dire, se dédire, se murmurer, en une longue symphonie de la couleur. De prose en poème, se répondent les parfums, les matières, les silences. Plage, salon, cuisinette, atelier : le réel se recompose en une multitude de territoires intérieurs, comme un kaléidoscope illuné à midi pile, ou l'irrémédiable corps-à-corps d'une infinité d'âmes. Ici, des « îles » surgissant en « pupilles », là des « xylophones invisibles » aux « cœurs blêmes d'aube humide », comme pour élucider la prophétie de « l'homme aux semelles de vent » : celle de « cuivres s'éveillant en violons », de « femmes » appelées à se faire poétesse, à « trouver de l'inconnu » et à « vivre » enfin « pour elles et par elles ».

Une poésie de l'incarnation

Le corps - dans ses variations, ses détours, ses promesses, ses circonvolutions - demeure l'un des esquifs au cœur de ce voyage ; l'un des fils d'Ariane qui guide la lecture de l'écheveau au dédale des sentes et des rues : corps bientôt désirant et vulnérable, tantôt s'offrant puis s'absentant ; corps-paysage, ouvrant d'un même mouvement sur le vide et le plein, dans des accents voisins de ceux de François Cheng. Ces corps-paysages élucident en transposant : jusan recomposé où se dessinent et se terminent les contours des roseaux, des mains et des rivières.

Pour autant, la sensualité n'y est jamais ornementale, ou seulement ornementale. Elle devient, en elle-même, modalité de connaissance et d'exploration. Aude Alexandre s'y réapproprie la parole et le verbe, le primat d'un regard féminin, pour traduire les corps en langues vivantes et natures mortes, se découpant comme dans « Premier baiser » sur des « vertiges » métaphysiques ou le refus de la retenue dans « Boîte à freluches » :

« Je ne suis pas de ces prudences qui n'éclaboussent rien »

D'un aveu l'autre, les mots peignent, sonnent, sursautent ou susurrent - comme au frottement du doigt sur l'étoffe régulière de la page. Cette cartographie des rencontres humaines - en un territoire qu'elle habite comme poétesse autant que par ses autres engagements - peut se lire comme une lente déambulation poétique, une biographie féminine et humaine de l'intime. Peintre et poétesse, Aude Alexandre n'entend jamais l'art comme une robinsonnade insulaire, mais une expérimentation toujours enracinée, arrimée à la vie quotidienne : plongeant, s'entrebâillant parmi des miettes aux teintes de beurre, dessous une cuillerée de confiture, à l'abri du lézard, ayant trouvé refuge dans les anfractuosités d'un mur.

Entre les lignes, le recueil y devient le tiers-lieu où les imaginaires peuvent se répondre, se reconnaître.

Dès lors, l'œuvre poétique est autant versatile que circulaire. La poétesse écrit, peint, compose, dans une correspondance continue des sons et des formes. Le poème se fait image, avant de s'évanouir un peu plus loin en un silence ; le silence se rompt en musique, le corps s'éveille en paysage.

Dans « Horlogerie », les mots sont traversés, éprouvés par ce mouvement obstiné du temps. Dans « Service à thé », l'anaphore transforme le texte en incantation, comme la promesse d'un précipice, gagné ensemble en un même souffle : « Mon amour, viens prendre le thé dans ma tempête ». Dans « Mutisme », de manière presque oxymorique, la parole se fait partition musicale : « J'avais un oud près du cœur et ça ne saignait déjà plus pareil [...] J'ai chanté en silence avec le vent ce matin ».

Chez Aude Alexandre, les phrases ont toujours une texture, une couleur, une saveur, un poids. Leur existence prend racine dans une dimension presque pongienne de l'être, ouverte à tous les vents et tous les sens. Prenant tour à tour l'éclat sucré d'un soleil émeraude, la souplesse d'une manchette sans bouton, la rudesse d'une branche endormie, la douce et impalpable légèreté de l'écume, chaque mot se recompose et se déploie sous sa plume ; et ces mots mêmes ne cherchent plus toujours à désigner ; ils perdent, chemin faisant, leur fonction déictique ; ils explorent ou annoncent, dans l'ourlet intérieur et intime du poème, un surgissement, un renflement nouveau.

C'est à cette hauteur que la peinture tutoie le mieux la poésie. Les toiles et les textes de l'artiste semblent souvent, pour cette raison, prendre ou puiser naissance à un même affluent.

Dans « Rouge ocre », la syntaxe suit le mouvement du pinceau, le découpage pluridirectionnel du regard sur la toile : « Des murailles en zuli, des lapis qui montent leurs oreilles en pointe et glapissent à la lune ». L'imagerie procède par associations, par touches et esquisses, par rapprochements inattendus et frottements continus des matières et des sens. C'est une poésie qui pense en couleurs, avant de peindre avec les mots.

Or, poème et peinture n'y sont jamais deux expressions séparées du monde, mais deux manières de caresser l'invisible. La peinture donne au poème sa profondeur de champ, son espace. La poésie donne à la peinture sa temporalité, son mouvement musical. Deux partitions, jouées au même instant, pour embrasser les deux faces d'un miroir.

La couleur, elle-même, révèle, découvre et déploie ce que le regard ne voit plus - constituant la seconde voie menant à une même profondeur sensible. Aucun chatoiement, aucun renversement d'étoiles n'illustrent ici un monde déjà donné.

Cette œuvre conte également un trajet, celui d'une femme, ayant pris pleine possession de sa voix. Maturité de l'art dans la maturité du voyage et du sujet désirant. La sensualité y est proposition autant que force de connaissance. Elle est le lieu où le monde se découvre dans sa réalité la plus dense, la plus fragile, la plus immédiate.

« Y a-t-il plus vertige qu'un premier mélange ? » demande ainsi la poétesse dans « Premier baiser ». Ce poème, qui pourrait tenir lieu d'ouverture, repose en réalité sur la proposition de croire, indiscutablement, au vagabondage de la lecture, aux mutines escapades entre les pages. La poésie, du reste, n'y est-elle pas la plus proche et la plus propice invitation ?

Dans cette réunion des imaginaires, les contours ne disparaissent pas. Ils deviennent mobiles. Ils cessent d'être enclôtures pour renaître en passages, alcôves, embrasures souterraines.

Aude Alexandre accomplit ici, de manière très personnelle, le présage du geste rimbaldien. L'inconnu qu'elle dévoile dans ces pages n'est pas celui d'un ailleurs spectaculaire. Il est dans l'entrelien des corps, des souffles et des mémoires. Il surgit dans une chambre, au bord d'un lit, les notes jasmin d'un thé, la main d'une voyageuse assoupie dans un train, le lierre silencieux d'un visage, le tremblement léger d'une phrase. Cette poésie ose le dérèglement des sens, mais dans une veine aussi résolument contemporaine, moderne que féminine.

Une poésie de la nécessité

Aussi, cette nécessité de l'écriture s'imprime et se colore de page en page, rappelant la question cardinale, première et douloureuse de Rilke : « Demandez-vous, dans la nuit la plus silencieuse de votre nuit : suis-je vraiment obligé d'écrire ? ». Douloureuse car elle confronte auteur et autrice à toutes les nuits de la littérature, vertige commun du recueillement et de l'introspection. Cette question, découverte jadis par la poétesse, trouve l'évidence de sa réponse dans ce recueil : oui, écrire toujours et écrire encore sur l'écume des silences ; écrire pour jeter des « marelles invisibles » sous nos pieds.

La poétesse l'affirme encore avec cette liberté joyeuse dans « On n'en revient jamais » :

« Ça se calibre pas la poésie, monsieur »

De fait, la poésie ne verse jamais à un seul clocher : elle darde par éclairs, brimbale par marées et par crues. Elle est tendre, érotique, féroce, inquiète. Elle habille le désordre de ses contradictions. Dans le poème « Sur le seuil », Aude Alexandre confirme ce sentiment :

« Tout est là, dans le désordre et la cohérence du cœur »

Dans cette esthétique du fragment, de l'épars et de la trace, nous suivons la déambulation de l'autrice, cueillant par ses émerveillements fragrances et bijoux, pour dépouiller puis recréer ses propres illuminations, scintillantes et bleutées. Appelant plutôt que conjurant la présence vibrante des choses, la poésie d'Aude Alexandre ne se tient jamais à distance du monde. Elle accepte, accueille et invite les éclaboussures de l'existence. La fragilité s'y mue en une voix attentive : vies à la lisière des autres vies, « lettres défuntes » de n'avoir été ni reçues ni envoyées, espoirs dissimulés dans le rebord des cœurs.

Des anciennes terres de la Brie, la poétesse redessine les frontières en une série de paysages, d'hommes et de femmes : autant de passages, de mémoires, de scènes, de villages, de chambres, de voyages, de récits.

Dans ce périple artistique, Aude Alexandre contribue à faire de ces territoires une géographie humaine, relationnelle et cartographiée - non plus simple théâtre ou décorum, mais matière poétique, picturale et sonore ; poésie de la rencontre, peinture de l'écoute - de soi et de l'autre - esthétique sensible et nécessaire du seuil, qui se découvre tel à la croisée du changement et des mondes.

Il faut donc approcher et parcourir ce recueil pour ce qu'il est : une exposition, un premier jour de vernissage chaque fois recommencé. Poèmes exposés en allers ondoyantes, aux contreforts d'un château ou d'une nef, baignant dans la lumière naissante d'un dimanche de mai ou de novembre, aux tendresses automnales.

Les poèmes et les peintures, accompagnant cette traversée, invitent à repenser, à reconsidérer couleur, musique, absence ; dans un rapport au monde ouvert et poreux, que proposent presque toujours, presque par essence, la Rencontre et l'Amour.

À la fin du recueil, dans le long poème de clôture, Aude Alexandre écrit ainsi :

« J'ai envie de m'allonger dans une courte pointe peinte par Debussy. Bleue lunaire.
On y entendra la mer.
Et tes pas à toi. Toi qui reviens.
En silence.
Que j'aime entendre ton silence. »

Paysage état d'âme - ou sans doute justement - paysage à l'interligne de l'âme et du corps, où tout le reste se conjugue et fait écho aux mouvements de la pensée.

Dans ces deux manières instinctives de dire le monde, d'habiter l'aube avant le monde, Aude Alexandre s'est reconnue et peintre et poétesse.

Primée dans le sillage de plusieurs concours en France et en Europe, l'autrice livre avec L'œil humide l'aboutissement, la première halte d'une riche escapade poétique, chargée de la promesse d'autres recueils et du livre à venir.

A toi qui approches à présent, à toi qui parcours ces pages et ces clairières dans le ciel, il ne reste qu'à franchir un ultime interligne, pour peindre une nouvelle fois ces mots de ton regard.

Les fenêtres sonnent et la porte, sans doute, sera ouverte. Comme toujours.

Antoine Cid
Chercheur en littérature asiatique et comparée
Poète et écrivain
Buscador de oro

NUE AU MIROIR

J'ai rarement été aussi certaine et incertaine.

J'ai l'impression que ma peau de vie se détache de moi, lentement, écaille par écaille.

Quand je m'allonge, je me colle contre l'invisible et il est chaud...si chaud. Si tendre aussi.

Le temps que vous vivez n'est déjà plus vraiment le mien. Je suis assise sur le banc près de votre carrousel. Je vous souris avec tout mon amour. Vraiment.

J'ai de la peinture sous les ongles et un goût de feutre dans la bouche. Quand je penche la tête, des mots pêle-mêle tombent de mes oreilles.

Je tiens si fort à vous que cela fait des fils dorés de vous à moi. Et de moi à vous, c'est joli si vous saviez. Si vous pouviez voir.

Je suis une mauvaise illustratrice, je n'aime pas ce qui rapporte l'évidence des choses. J'aime ce qui se murmure en dessous, qui s'agite, ce qui grouille quand on dérange une pierre, un buisson, une jupe, un pantalon...

J'aime les odeurs et les gémissements, le visqueux doux des baisers sucrés de vin. Et le silence bruyant d'un cœur qui reprend son rythme.

Parfois, vous ne me comprendriez pas. Quand je vous fixe et que je deviens météorologue de vos plaines.

À onze heures, il fera beau, mais l'orage sera là avant la quatre heure. Tu reprendrais bien un peu de pain d'épices, mon amour...et du jus en morceaux de cette poire.

Là, tout au fond de moi, ça gît sans un bruit, l'envie.

Et c'est muet. Ça se balade derrière les vitres colorées de mes yeux. Ça parle trop fort dans ma tête mais le son ne sort pas de mes lèvres. Ça dit...

Ah.

Si vous saviez ce que cela dit....

J'ai rarement été aussi certaine et incertaine.



Je suis le sfumato de l'âme et quelque part mon sourire se joconde.

On comprend que cela prenne au moins une vie.
Sans doute plus.

Mais qu'importe.

Je suis éternelle. C'est bien là tout le lait.

Fais moi une place, je meurs de faim rêveuse. Laisse moi dévorer cette fois encore la crème de ta peau.

Le reste, on en parlera plus tard. Quand tu dormiras et n'écouteras plus.

Alors, je dirai...

J'ai rarement été aussi certaine...

D'être incertaine.

PREMIER BAISER

Quand j'ai faim dans la nuit dense, je me demande comment tu m'embrasseras la première fois.

Est-ce que ce sera sous les arbres ou à l'orée du ciel, dans une pièce close ou une place bondée, sera t-il minuit ou bien midi, quelle équipe d'oiseaux fera les chœurs, celle d'avant ou d'après l'heure bleue ?

Est-ce que je sentirai en premier le goût de tes lèvres ou celui de ta langue ? Aurai-je peur ? Auras-tu peur ?

Y a-t-il plus vertige qu'un premier mélange ? Là où les contours s'étrangent ?

Est-ce que l'on fera peuplier tremble là comme ça, debout et pas vraiment immobile, mais presque. Suspendus on ne sait où sur le crochet de l'instant ? Le cadre de biais, les bras contents.

Est-ce qu'on aura envie de sourire avant de finir ? Est-ce qu'on voudra finir ? Combien coûte un forfait pour un instant qui ne s'arrête jamais ? Quelle couleur le ticket ? Où doit-on composer ?

Y a-t-il un quai ? Un guichet ? Un vol à réserver ?

Ou bien est-ce que ça arrive comme ça par surprise, un bateau de papier dans un filet de journée ?

Est-ce qu'on se sentira un peu plus là ? Légèrement en orbite. Est-ce que l'on voudra simplement recommencer tout de suite ?

Y aura-t-il de quoi rire au-dedans ? Des petits grelots autour de nos chevilles ? Une envie de rester indélébiles....

Quand j'ai faim dans la nuit dense, à ton premier baiser je pense.

LA FILLE AU TRAIN



Dans ma valise... que vais-je mettre ?

Du vent, du sable...de l'océan.... beaucoup d'océan...plusieurs océans

Je vais y laisser des traces indélébiles, sur son cuir et attachées à sa poignée, de toi, de moi, de nous. Du temps des cerises qui tâchent et des primevères qui allument l'hiver d'un printemps chuchotant.

Des petits tampons aux coins des cils comme on passeport sa vie à l'encre de nos échinés. Et sur ma peau de foulards, des bijoux qui scintillent juste à côté de mes chaussettes roulées en boule dans tes baskets.

Dans ma valise, oui, tout en désordre, la couette et les frissons, les draps humides et les fous rires, le temps d'un fredonnement et des monologues ponctués de nos rires.

Sous la chapelle de mes sous-vêtements, je mettrai ton sexe sans caleçon sous ton jean, on y entrera par l'interstice de tes cuisses et il fera brûlant même au plus gris de novembre. Ça sentira la morsure des jours d'été. Et un peu l'odeur de tes doigts sur mon nez.

Quand tout sera ébouriffé, dans les livres chiffonnés aux marque-pages perdus entre deux baisers, tu pourras me raconter comment mon bagage s'est égaré, voiture 4, siège 106 côté fenêtre ou bien couloir. Juste sur le velours rayé d'un drôle de TGV.

C'est à Lionne Perrache qu'on s'arrêtera. Y'aura plus besoin de faire les képis. Directement sur le quai, la plage. Et sous le sable. La mer.

Et dans tes yeux... La fin du désert.

Dans ma valise, y aura ...

Du vent...du sable...

De l'océan....

Beaucoup...

D'océan...

Plusieurs...océans.

SI TU VIENS...

Des frissons fissurés comme on ramasse des conques sur les plages. Y a mes talons qui s'enfoncent vers l'arrière de mes sentiments. Tu n'as pas idée de ce que coûte l'équilibre toi qui aime rien tant que la bousculade du vent.

J'ai soif des suspensions dans les accords. Tu as déjà vu pleurer l'iode dans les cursives de l'écume. J'ai repris mon ponton solitaire, ses jambes écartées dans la mer. L'impudeur des éclairs, des nuages plein les dentelles de tes cuisses. Y a des flambées dans tes iris allongés. Des amandes effilées dans ton désir agrippé.

La pluie, c'est mes larmes rentrées qui s'écoulent en silence vers dehors. Ça vaut les mutismes à l'embrasure des corps. Des chambranles sans loquet qui baillent dans leurs gorges à peine humectées. Tu crois que j'absurde alors que moi j'ai failli pleurer dans la silhouette d'un poteau électrique en graphique sur un nimbus teinté blanc hématome.

Tu ne me tiendras pas forcément par la hanche, mais j'écoute déjà ton cœur. Ça fait le bruit des gobelets de couleurs attachés à une planche en bois vieilli. Poésie assoupie la tête dans les bras, le nez qui bouche les airs en déspire.

Des cacahuètes collées de caramel dans le creux de mes souvenirs-toi. Le sourire des enfants qui ont dit merde au temps.

Il me reste de ce temps rien que pour toi.

Prends-le, je n'ai rien d'autres à offrir depuis mon ventre.

Et on mangera des glaces au goût de n'oublie pas.

Collés, toi et moi.

TORPEUR

Il fait très chaud, et au réveil tu me manques.

J'ai beau m'être douchée. Avoir changé de vêtements. J'ai beau avoir séché mes cils et ouvert les yeux à ma vie. Ton absence est partout dans les parenthèses, là où les respirations se laissent suspendre.

Oui. Il fait très beau. Mais la sieste ne m'a pas laissé le poids de ton corps dans mes bras.

J'ai pourtant été marcher pieds nus sur les dalles cuites de soleil. J'ai regardé la lumière dans les pétales. J'ai même écouté les accords de deux guitares qui se parlaient d'amour.

Oui. Il fait presque été. Mais tes yeux flottent devant moi qu'en songe. Tes cheveux ne bouclent plus autour de mes doigts. Ta joue ne se plisse plus à l'avancée aquatique de ton sourire.

J'ai pourtant collé mon espoir au secret de mon nombril. Je lui ai parlé de confiance et d'avenir. De grands navires dans les nuages et de ta peau.

Oui. Il fait très chaud.

Et pourtant sous les feuilles rougies de l'eucalyptus tu me manques.

Jusqu'à sentir tes bras en manteau frais sur mes épaules.

Je resterai immobile du cœur.

Si immobile...

Du cœur.

Même quand il fera très chaud.

Même quand il fera très beau.

Même quand....



MÉTHYLÈNE

Courir dans l'émoi. Rouler la tête dans la mousse épaisse de toi. Chaude. Profonde. Odorante. M'accrocher là, comme on s'agrippe avec la langue dans la grotte brûlante de ta bouche. Et y puiser quelque chose d'essentiel. Un arôme. Une fragrance. Une sensation si palpable qu'on pourrait lui donner un corps, une vie, un destin.

Dormir, rêver, marcher sur la mort et l'entendre craquer des os, sous le poids de nos chairs enlacées, tissées mêlées, précipitées.

Bleutées d'azur, d'océan, de cosmos.

Méthylène dans les veines, oxygène dans le cœur.

Valser. Là autour de ta main, de tes doigts, de toi, enfin.

Suffoquer de respirer, et vouloir recommencer... Encore.

Liquide, tachée de plaisir, te regarder jouir à en frémir.

Et recommencer...encore.

Le temps s'est distendu, morceau de jean déchiré, de ta peau vidé. Il a pleuré un peu. Pas longtemps.

Moi, je te mettais du cuir au poignet, un seulement. Pour panser les plaies des entraves trop serrées. Un appel à l'émancipé.

Je t'ai aimé tu sais.

Et ça va continuer.

SUR LE SEUIL

Je suis rentrée dans l'intimité des hommes comme on s'égare. À la façon étrange et nerveuse que l'on a d'ouvrir les placards d'une cuisine inconnue à la recherche d'une passoire ou d'un bol mélangeur.

Cette sensation d'apercevoir une logique familière sans jamais être totalement la nôtre.

Avec ma manie de m'asseoir immobile, épuisée de bouger dans un monde chargé en mule. Je me suis retrouvée là, égarée au fond d'eux, comme on se trompe de corridor dans les vieilles maisons des grand' tantes qu'on croise les jours d'été au détour d'une enfance en Méditerranée.

On pousse des portes avec des poignées en porcelaine rondes avec une rose délicatement désuète et carminée peinte dessus.

On sait qu'on ne doit pas. Mais on sait aussi que personne n'en saura rien, et puis la curiosité tape fort dans nos tempes, assourdissante.

On entrouvre. Y a des odeurs de lavandes séchées et de linge propre. Quelque chose de caché et d'offert. Justement comme pour un moment interdit tel que celui-ci...

Je me suis perdue, volontairement, dans l'intimité des hommes, comme on rentre là où on ne devrait pas.

J'ai mis un pied et puis l'autre et tout le corps aussi. J'ai frôlé les tapisseries surannées, les yeux baignés de l'éblouissement d'un soleil d'après-midi tamisé.

Je suis rentrée chez eux comme on part de chez soi quelques jours. Sans attente ni demande, sans en vouloir vraiment quelque chose. Sans désir de surprise.



Glissée dans l'interstice de leurs cuisses, j'ai entendu leurs cœurs murmurer des lettres défunes jamais envoyées à qui que ce soit. Des dessins dans le sable effacé par l'océan et le vent. Des espoirs fragiles broyés en petit morceaux de verres colorés

Je me suis installée, assise dos au mur, les doigts de pieds caressant la moquette de leur âme. De murmures en murmures hochant la tête comme on écoute du jazz. Tout est là, dans le désordre et la cohérence du cœur. Mais est-ce bien sérieux ?

Je les ai regardés hanter les miroirs de vieilles armoires. Se demander si on les aimerait un jour ou s'ils continueraient à devoir aimer à jamais sans espoir de retour, de pareil... d'être un peu de ces bijoux qu'on veloure d'écrin d'amour.

Je suis restée interdite et silencieuse, dans leur grâce restée secrète. De celle qu'on cache car ça sonne comme gauche et fragile...au mieux...

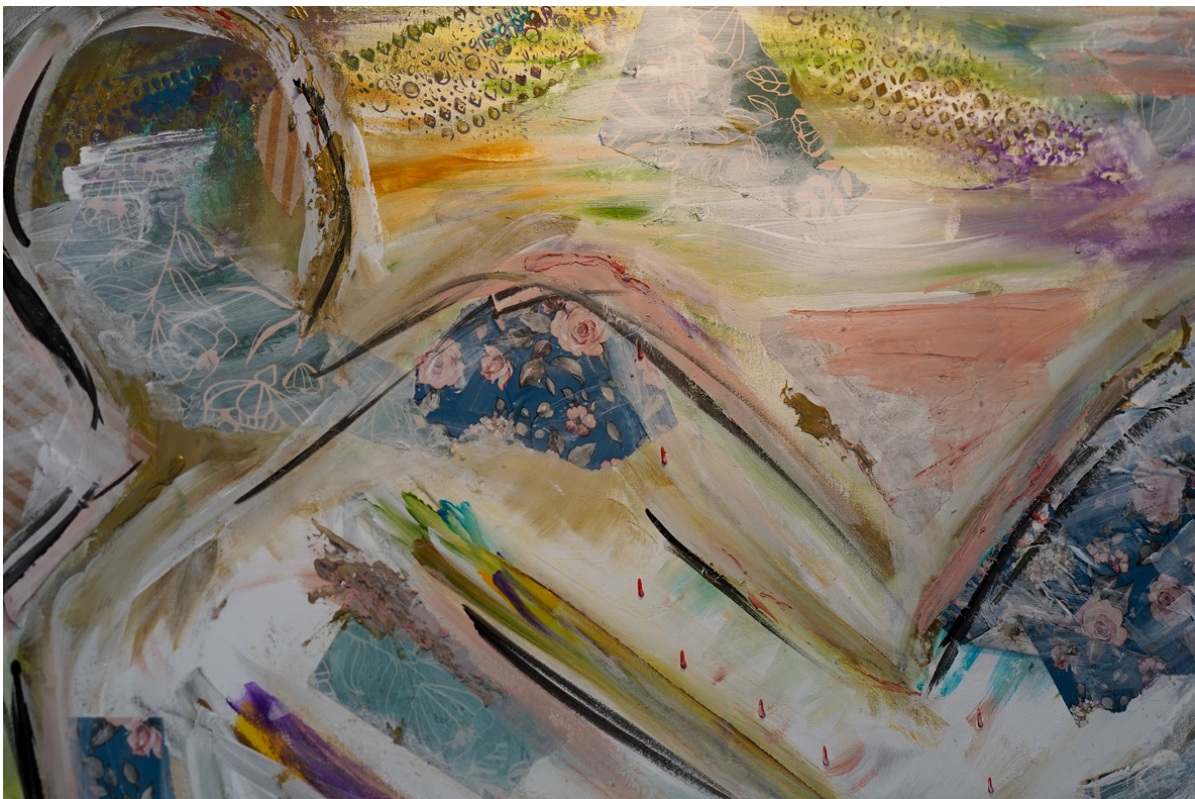
Au pire...mieux vaut ne pas le dire.

Je suis restée fascinée et amoureuse, à l'angle de leurs espoirs étonnés. Et puis si jamais ça pouvait exister ?

De temps en temps, il y en a un pour réaliser, instant fugace, mon ombre installée à la lisière de leurs pensées.

Le reste... De la plume ou du feu...qui sait ce qu'il en sera...

La porte, elle, se refermera.



PHOTOGRAPHIE

Je ne suis pas faite pour vivre loin de l'océan.

Je crois que c'est ce qui me réveille chaque nuit.

On m'a dit encore aujourd'hui que je faisais de l'érotisme dans la poésie.

J'y ai pensé puis j'ai oublié.

Est-ce que la poésie ne fait jamais rien d'autre que parler de toi, Éros ?

J'ai besoin de sable sous mes pieds. J'ai marché tout le jour et mes jambes sont lourdes et douloureuses. Ici le sol est dur, il te repousse à chaque heure.

Le ciel m'a parlé de toi, mon amour. Des arbres qui s'agitent quand tu roules le vent depuis ton écume dressée en crête.

Est-ce que la poésie ne fait jamais rien d'autre que de mettre du sel sur mes hanches ?

Il n'y a pas assez de lettres sur ma pierre gravée d'héliotrope. Et tandis que je tourne mon hélianthus trois fois dans ma bouche, les quatre dernières dessinent des hiéroglyphes sur ton torse.

Il y aura des impressions définitives, tirées sur le tissage de nos papiers. Et on y pourra rien y faire.

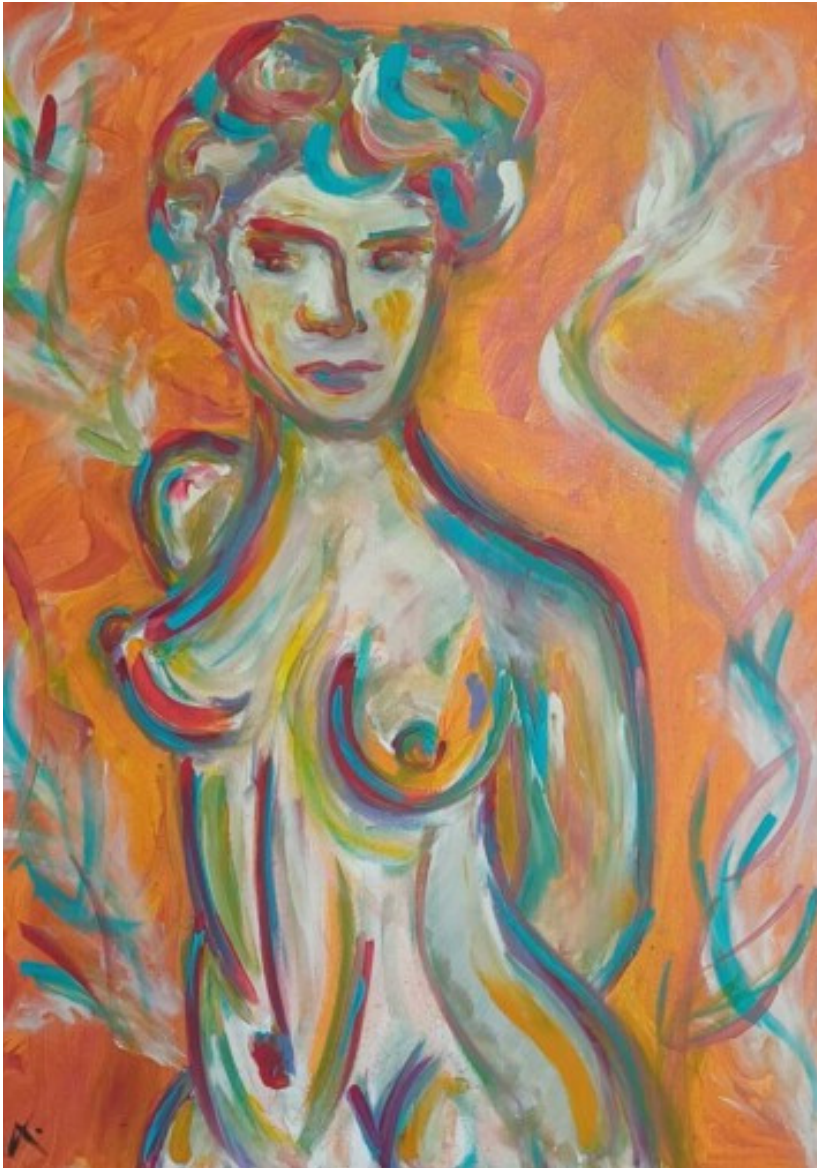
Est-ce qu'il restera assez de poésie pour remonter l'allée de pavés, étirer nos bras au-dessus de nos têtes écrasées du soleil de midi, et regarder l'horizon plein de bleu de mer tomber du ciel ?

J'ai le sang stationné trop loin des tempes. Des grains d'amarantes qui se coagulent sous mes cuisses. Dans le lent balancier suspendu, la terre roule sous mes reins.

Je ne suis pas faite pour vivre loin de l'océan.

Ni de toi, mon amour.

ROUGE OCRE



Barres parallèles accrochées dans l'espace. Un pointillé de loin par les étoiles fulguré. Assise entre deux vides, ma nuque au bois, mes genoux pliés par le cosmos. Je bois.

La gorge ouverte par le centre et les cheveux filants, y a un son bas, grave, une récurrence. Ça palpite sous la croûte. Se détache sans prévenir. J'ai les courbes qui s'amoncellent comme un jour d'opulence. Cuit ma taille au soleil rance. Le temps grésille un moins dix moins le quart. Il recule, ce cancre. Tout au fond d'une salle jonchée de dimanches.

Frémir par le milieu de poêle, je cherche ma route dans vos dédales. Des murailles en zuli, des lapis qui montent leurs oreilles en pointe et glapissent à la lune.

Tu me déhanches à droite puis à gauche. Je souple le cambre. Dort mon ventre dans le creux de ta langue et j'irai jaillir on ne sait où vers le ciel ou sur la terre.

On partira en navigue sur le ruisseau doux salé des rivages blêmes.

L'après aube a un goût de sucre assaisonné. Ou de tes lèvres. C'est idem.

PARFOIS

La pluie m'écoute respirer par intermittence. Je l'entends compter mon pouls, penchée sur moi dans des allures de médecin chinois. Elle me murmure que le brouillard dans ma tête s'arrêtera sur l'arête fine de son scalpel. Je ne sentirai rien. Ou presque.

Alors je la laisse transpercer délicatement ma peau, glisser entre mes côtes blanches, s'oublier dans les contrées humides de mes ventricules. Ça gémit de l'intérieur avec un léger bruit de succion.

Le reste perle entre mes lèvres dans un liquide épais ni noir ni rouge. Un peu violine peut-être.

La peau s'olive et son huile se referme sur les doigts fins qui me fouillent.

Tout là haut, un nuage d'angelots prennent un air concentré. Je les laisse m'ouvrir et me refermer. Petite boîte douce et molle dans leurs paumes voies lactées.

On me redépose sur ma couche encore chaude. Ça n'a pas même réveillé le chat.

Me voilà comme neuve ou presque, le cœur tout blême d'aube humide.

Et la pluie dehors qui respire à ma place.

BOITE À FRELUCHES

Passante dans ma propre nuit, assise auprès de moi, comme on se pose près d'un corps à demi nu.

Assoupie mais pas assez. Offerte mais pas donnée. Le silence en option.

Rôdent les âmes tout autour.

Une sorcellerie antique et des dieux fugaces. Le respire en option. Des fenêtres sans obsession.

Une envie de sentir un air renouvelé.

Froisser les ailes dans l'intérieur de mon dos. Attraper une sensation de vertige inversé.

La peur d'être aspirée par le très haut. Et tout en route de l'escalier plat, glisser toboggan de bras en bras.

La journée en toupie qui s'étiole au milieu de la coupole. Tisser les mots folies sur le bord de ma hanche ample.

En faire un jupon pour les faims d'hier. Retirer mes doigts de ma méprise.

Crier jusqu'à ce qu'on le dise. Les murs serrés contre ma chair.

En faire des fissures, de la poudre de plâtre.

Que rien de la morsure n'attaque.

Viens. Je ne bougerai pas plus.

Viens.



J'ai essuyé les gouttes qui se sont versées sur le pied de la table en bois. J'ai cette tendance là. Je fais des tâches. Quand je bois, quand je parle, quand je fais l'amour.

Je ne suis pas de ces prudences qui n'éclaboussent rien. Chez moi, y a des éparses, c'est le nom que l'on donne aux choses qui parlent de mes journées et trainent dans mon sillage.

Elles se suivent aussi sur mon visage. Je suis une table ouverte, avec encore la confiture, le beurre et le reste du thé froid du matin. Tu peux t'y installer encore un instant, pour rêvasser. Le vent a fait tinter le carillon de la terrasse. Et la pluie n'a pas encore tout délavé du soleil de la veille.

Y a des miettes de nous au bout de mes doigts. Je n'appuie pas trop fort. Je ne voudrais pas qu'elles se décollent. Par instant, elles vibrent doucement. J'ai aperçu un lézard endormi dans le trou installé en muret. Tu sais, il y a des ombres portées qui quadrillent mon cœur. Mais on y fera pousser des passiflores. C'est joli en été. C'est un souvenir coloré en hiver dans le sachet des tisanes qui font rêver de toi bien fort. Mes couettes y sont lourdes comme ton corps qui retient le mien. Ma force, je te la dépose. Juste là. À l'écarté de tes cuisses, à l'étau de tes fesses.

J'ai passé un instant d'entrebâillement. Mon cœur rappelle qu'il faut un peu respirer. J'ai de l'apnée de toi. Ne le répète pas, qu'il ne faut pas. Ne le répète pas. J'en ferai rien. La plongée en toi, c'est un choix. Un jour ta mer sera trop loin. Pour l'instant, elle est entière à mes yeux, à ma bouche.

On marche toujours seul au monde dans les plages désertes de l'aube. Nos pas crissent autrement sur la neige neuve. Et tes yeux qui se débordent de larmes quand tu tentes de les faire rire, je les recueille dans mes côtes. Il y a des précieux qui n'ont de mots que celui qu'on ne dit pas.

J'ai attrapé froid mais mon corps n'en dira rien. Il fait toujours froid quand ta peau est absente. Alors, il me reste d'attendre à travers les nuages l'éclaircie de ta revenue.

Dans ces instants-là, la rue devient unique.

Le sable fin.

L'océan écume.

Et ton pas autorise mon inspire.

J'ai cette tendance là.

D'éclabousser d'amour. Tout ce qui n'est pas toi, de toi.

LIVING ROOM

Je me suis mélangée à la toile du canapé, aux fibres du coussin, je me suis étalée en fine molécule dans le salon plein de nuit. Je bouge à peine. Je respire à peine. Le cœur qui tapote discrètement dans ses veines.

Je suis discrète de moi-même à la manière d'un chat qui me chercherait des mésanges dans le ventre. Et j'attends je ne sais quel miracle qui surgirait de ma chair blanche.

Je m'énigme un truc qui me chiffonne la pulpe grise et tout résonne et vibre. Trois boutons à quatre orifices dans une poche invisible.

Avec le premier, je ferai l'amour.
Avec le second, je recommencerai.
Avec le troisième, je chanterai en silence.
Avec le dernier, je retournerai dans ma poche.

Au hasard, petite et immense, j'irai marcher sur l'accoudoir et battre des pieds sur le ponton du canapé.

Si tu n'as jamais été insignifiant tu ne pourras jamais dessiner en toi l'infini.

SENTE AÉRIENNE

J'ai eu vent de toi, dans les astres et les cumulos, une nimbe qui s'étirole, et l'herbe humide sous le chien, le ronronnement du vieux chat sur le coussin et les limaces dans les feuilles de laitue.

Il y avait des signes dans les fleurs et le long des bourgeons, à l'ouverture des branchioles, dans le nuage poudre des graminées, aux décombres des bois, à la griffe minuscule des orties.

Les sentes murmuraient ton nom avant même d'y sentir mes pas.

Je ne tremblais pas, je te le promets.

Ou juste un peu.

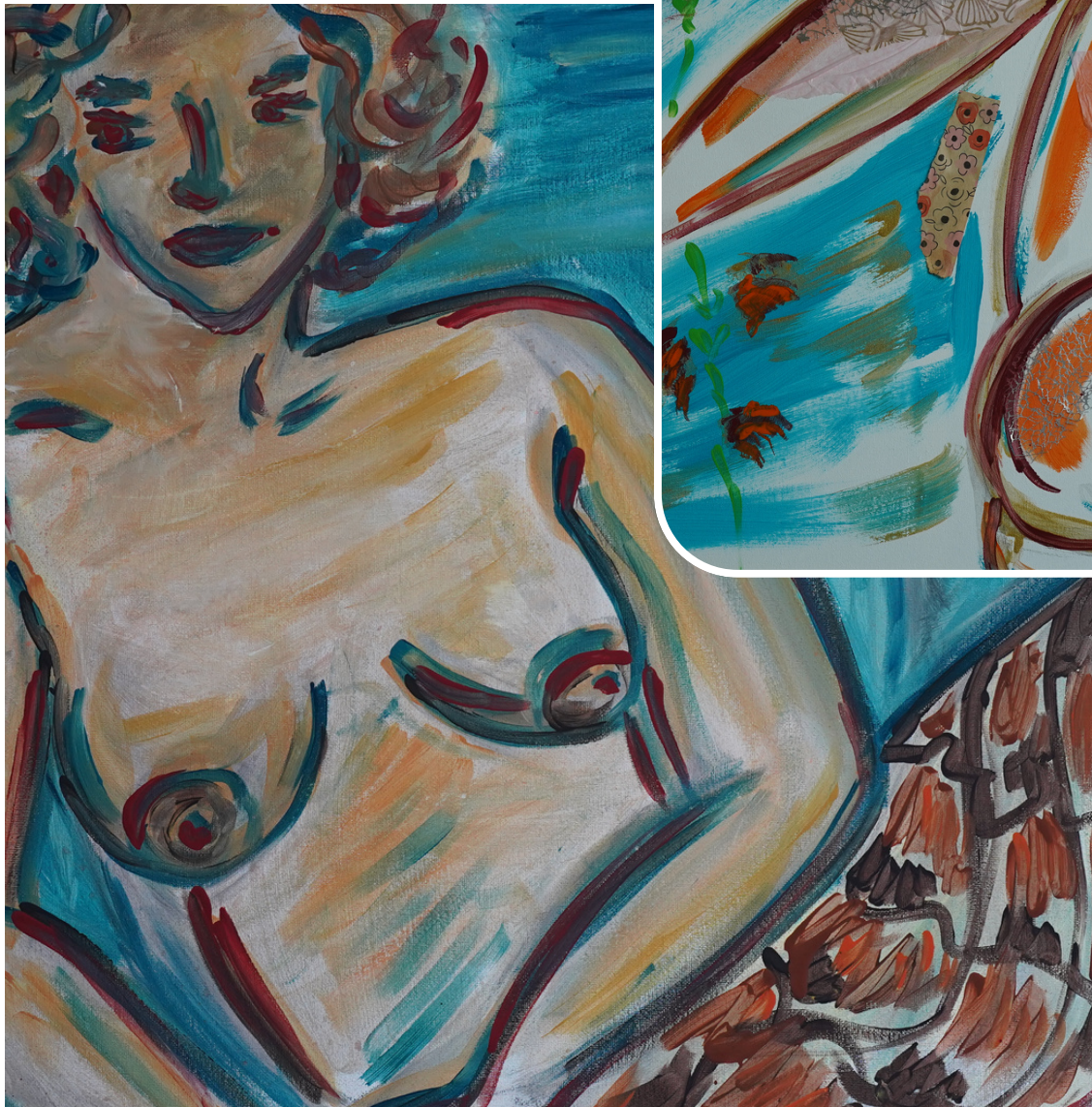
À peine.

Je ne mens pas.

Ou presque.

Quand j'ai eu vent de toi.

LIQUIDE, AZULÉE



J'ai joui bleu comme on tombe dans un décor. De tes doigts immenses jusqu'à la rivière dense colorée de marge en marge sur les brouillons de l'existence.

Je voulais mâcher du crépuscule jusqu'à ce qu'il s'aube, quitter l'impermanence pour un morceau d'inconscience. J'ai roulé mon ventre serré sur la matrice oblique, agrippée aux folies dans une trombe extatique. Claquement électrique en orage fantastique. La monture parme dans un tourbillon feutre. Jouer jusqu'à coller l'âme dans l'épaisseur des cotons tissés et finir paupières lourdes dans ton torse azuré.

J'ai joui bleu et suis devenue décor.

Des corps bleus et toute l'électricité qui s'arrête.

RENDEZ-VOUS

Entre les côtes, une vague d'âme estompée. Les yeux qui se défont, un à un jusqu'à mille. Je suis assise sur le sable et je m'enfonce en surface.

Des miroirs pâles me tendent mon reflet. Ils brillent par endroit et tremblotent à d'autres.

Tout au fond de mes mains, des lignes éparses se grisent les veines avec de l'or.

Une artère me tempe d'une oreille à l'autre à gros bourdons sourds et vombrissants.

La tête est creuse par le dedans et s'en va écailler les idées qui flottent dans cette marée infinie.

Parfois je te cherche. Souvent je te trouve. J'oublie et retrouve ton nom tant de fois que cela clignote sous mes orbites.

Je t'ai envoyé une carte postale. Bleue et verte, avec des traces de chagrin. Et toi tu m'as adouci les lèvres juste à son liseret renfle.

Regarde, regarde comme je t'écris entre les morses. Des rivages entiers de pointillés.

Reviens avant l'hiver et pose tes pouces sur mon front. Qu'ils s'enfoncent dans ma raison et en extirpent les dernières fleurs.

Va. Jusque là et par delà.

Je crois que je t'attends. Et ton odeur te précède.

ON EN REVIENT JAMAIS

Ça se calibre pas la poésie, monsieur.

C'est pas un revolver sur ta tempe. C'est pas un canon qui te videra le ventre.

Ça te fait des éclairs secs dans un ciel trop chaud. Ça te lance des marées dans des océans que tu nuageais même pas.

Ça te prévient pas quand ça arrive. Pas de morse au bout de la ligne. Pas de plage aux interlignes.

Ça te chante pas de prières la nuit. Ça te joue pas du tambour au-dessus du feu.

Ça te nourrit pas la langue. Ça te feutre pas les cendres.

Ça te fugace les cils de l'autre comme si les étoiles avaient des laisses en tresses fines.

Ça te réveille avant l'aube. Et ça te bouscule les crépuscules du dedans.

Ça te veut pas que du bien. Mais ça te fera jamais aussi mal que de ne pas en faire du tout.

Non, monsieur, ça se calibre pas l'amour.

Ça te prend comme ça vient. Et ça repart dans l'incertain.

Et si tu reviens demain, ça t'embarquera à dos de baleines mauves. Ça nagera dans des déchirures blafardes. Ça fera des braises sous ta chair.

Tu n'en reviendras pas.

Ça, je te le promets.

On en revient jamais.

Jamais pour toujours.



HOMME OISEAU

Je suis posée sur un courant d'air, de l'argent en écailles sous son ventre, des yeux ronds en agate trouble enfoncés dans ses creux. Le genre de poisson improbable qui file entre les doigts par l'arrière et par le flanc, des vertèbres en option.

Dans les méandres, trois glaives en bois, du chloroforme, et des bleuets qui sentent l'abricot. De quoi finir de te toucher la peau.

Je reste demi inerte, bien trop floutée. La vacille au-dessus des cheveux, comme on prendrait une nouvelle coupe, par le centre ou le séisme.

J'ai l'appeau qui glisse. Ça stride dans les tympans et m'espace du myocarde les battements. Je n'étais jamais arrivée jusque-là. Et pourtant.

Va m'asseoir contre le vide, ventre aux cuisses, frémisses les tempes, et fleuret de poumons. Je souffle ma cheminée et éteins ma lune en partant.

Y a des fenêtres à mes carreaux, et quand je ferme les yeux, il me reste de ton corps inaccessible tous les contours.

À cheval sur mon courant d'air. Je suis repartie par la nuit et par la porte, par le jardin et la terre morte. Soufflant dans les cendres avec la joie des anniversaires d'enfants. Il y a d'avant des paillettes le long des cheveux.

Si tu te réveilles, siffle longtemps. Des quais invisibles rendront par leurs bouches moites des trains blafards. Mous comme des crèmes figées. On s'y grimpera comme on part voir la mer.

Et sur chaque grain volé à nos sandales ailées, on amènera le ciel par petits bouts assemblés à nous vrombir les chœurs.

Touche doucement mon nombril et trouve tout au bout de ce fil, une comptine qui attrape les numéraires par tranches paires.

Je suis posée sur un courant d'air.

Et n'ai jamais été aussi légère.

DIMANCHE

Moi j'ai pris dimanche comme on prend le train. Siège côté fenêtre. Livre ouvert sur les genoux. Front collé à la vitre. Cils en paravent d'exil. La ferveur des idées qui soudain se délitent. L'envie de somnoler entre les portes d'entrée. Du formol dans les narines.

Une éternité sur mes cuisses. Des dessins sur les buées. Des frissons dans le cou. Sur le projecteur d'en face des ombres en surface. Ça danse à la place. Ça vibre à ma place.

Tout au pire j'en reste immobile. Ça dodeline dans mes cursives. Un flux cardiaque à la chaîne. Un martèlement sourd qui ronronne. Des chats lascifs en bâtiments penchés. Plein de pupilles carrées, des rectangles en moustaches dispersées.

Je reste allongée sur le quai. De l'écume plein les pieds. J'ai du sable sous la langue. Des crisements dans mes mouettes. Y aura un goût de départ pour l'arrivée. Je mélangerai Edgard et pharmacopée.

Ça ne voudra plus rien dire. Un dimanche sans billet. Retourné comme une missive délestée. Un cachet sans foi. Une pensée sans poinçon. Mes talons contre ton mollet. La langue étirée en lagune.

Je resterai suspendue entre deux songes bleutés. Et rien n'osera me réveiller.

FONTAINE

Je n'ai pas cueilli les fleurs. Elles étaient trop nombreuses. Couvrant la plaine de leur tapis blanc. Dentelle improbable soufflant sur mon ventre nu.

Je n'ai pas mangé les baies. Le bleu violet des myrtilles juteuses s'embrassant l'une l'autre à s'en déverser. Je n'ai pas retenu les navires. Dorés et filants à toute allure en destination non suspendue.

Je suis restée là, extatique de puissance, la tête en caisse de résonance. Pupilles écartées à l'infini. Les joues rouges de baisers.

Non. Je n'ai pas cueilli les fleurs. Je les ai abreuvées.

TROTTEUSE

Cinq heure cinq au pourtour. Des ébrèches dans le parcours. Des montres sans tic tac. Ses monstres un peu en vrac. La terre qui se bleute et le vent qui se mouille les lèvres. Tu vas pas y croire si je te dis de quoi je rêve. Y du brouhaha dans mes couloirs de métro. J'ai l'inconscient en heure de pointe. Le carrelage blanc qui s'opaque le billet. Un petit direct vers l'à peu près. J'ai tiré sur un fil et ça a fait pousser des cheveux sur mon âme. Ça se dépelote comme un dimanche qui se détrempe sur lundi. Ça se dépelote comme des vacances en plein vendredi.

Toi t'es pas loin mais je ne peux te frôler. C'est des ailes d'insecte sans le buzz des pollens. Y a des nuages que cela ne tienne. J'ai calé l'armoire avec le calendrier. J'ai calé l'amour avec le par-ciel teinte champagne.

Y avait des ocres sur tes épaules et du bleu dans tes méandres.

T'étais pourtant belle dans cette robe.

T'étais pourtant si belle.

Mais t'avais peur des pavés et des grouillants les rigoles. T'as été souillée par leurs glaires, y a de la méfiance dans tes inspires. Et tes expires prennent la tangente.

J'aurai voulu faire une muraille autour de toi de mes bras.

Et pourtant je ne te connais pas.

J'aurais voulu faire une marelle sous tes pas.

Et pourtant je ne te connais pas.

Ton innocence rendue à tes joues. Des yeux doux qui t'auraient jamais fait mal au cœur et aux genoux.

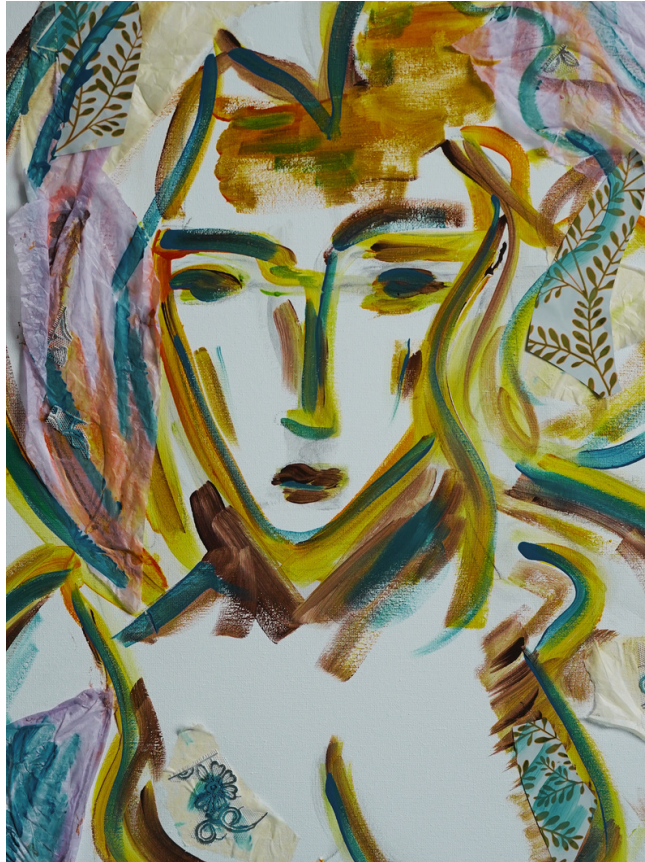
Des aurores au goût de caramel mou.

J'aurai voulu te voir danser dans ta robe petits soleils levants.

Et pourtant....

Et pourtant....

PREMIÈRE DÉE S S E



Je vais sans doute continuer à me demander de quelle couleur est ta peau sous le capuchon des feutres. Y a t'il des grains de papier assez fins pour glisser entre les phalanges ouvertes de mes mains quand elles appuient à peine sur tes épaules. Le temps suspendu à l'angle de tes aines. Là où le vent frissonne et dorment les moineaux.

Par moment ta bouche sera en fermeture comme on brave des mélodies le faux silence. Et j'irai éclairer la route par les herbes hautes, au talon de ce qui trotte et se faufile par le chemin.

Il y aura des odeurs de lits défaits et les paupières lourdes de l'après-amour. Des nadirs en plein jour. Et des aiguilles qui me tricoteront des midi et demi.

Dors dans mes sillons, la moisson est presque en suspens.

Tes cheveux nageant dans les miens, et plus rien à ajouter, mon honneur.

BONJOUR TOI,

Ça fait un moment que tu es ramassée en boule, puis tirée vers le haut comme vers le bas, torsadée et essorée comme une toile de Bacon. Les côtes presque en dehors de la chair, la chair presque liquide de ta lymphe. Difformée comme on te nie tes contours, contorsionnée comme on te réclame d'être plus que de l'amour.

Bonjour toi...

Tu dégouttes ton être sur le carrelage en rang lie de vin serré d'une cuisine à grand bassin. On te tord contre le battoir, on te bat, on t'étrangle, on t'éruce et te froisse à l'endroit comme à l'envers. Et tu ne gémisses pas. Ou à peine.

Bonjour toi...

Au fond de la baignoire à l'émail aléatoire. Qui d'ici là aura pris un siècle avant d'atteindre le jardin. La porte de la cuisine s'entrebâillant lentement au gré du vent printemps. Et les pas sabotés d'une lavandière des dimanches sans ruban, qui te secoue de son rire enfantin.

Voilà qu'on te claque à l'air frais, comme des gifles fleurissant rouges sur les joues. On te claque, on te claque. Ça sonne dans le jardinet. Tu gicles ce qui reste de gouttelettes, le chat intrigué qui se mêle aux chaussettes de ta porteuse amusée.

Une poule rousse ou bien noire se plaint du boucan. Elle te glousse des remontrances comme si tu y étais toi, pour responsable de ce grand nettoyage de linge blanc.

Te voilà tendue au fil, dehors ça sent l'herbe qui pousse, tu es toute étalée au frais du temps, il reste pas plus d'aube que de nuit à l'horizon, ça sonne pas encore midi pour autant.

Tu la regardes accroupie à caresser le chaton joueur. Petite langue râpeuse sur la paume. Odeur de coton savonné rincé. Et toi en étendard qui flotte mollement sur leurs fronts innocents.

Ça sent donc ça l'amour au tout venant.

Quand enfin tu te laisses t'étendre.

Bonjour...toi.

HUMIDE D'AUTOMNE

J'ai rouillé. Sous la pluie, le vent, la mousse et les rigoles. Dans les plis, les bosses et les froncements. Près des rides. En reflet dans le fripé des étoiles. À l'angle du vide.

J'ai rouillé.

Ça m'a rassurée. Sous la paume l'odeur livide du savon délité qui nourrit la derme. J'aspire. Lentement. Les secondes creuses oubliées des heures. Celles qui ne servent pas. Que l'on plie sous les draps. Que l'on ressortira avec l'argenterie. Pour la fête ou la noce. Quand y aura du monde. Pour le café ou le dîner.

Dans mon cabas des angoras du verbe sauvés des convenances. Sauvages et griffus, l'œil noir d'or et l'ivoire affûté. De quoi la chair trop tendre traverser. Et ton cœur si tu traînes après pas d'heure dans les jupes du ciel.

J'ai pris les lames brillantes et illustrées des prophéties suranées. Assise dos à dos contre Arthur, les oreilles pleines de bourdons frileux. On a tenté de se réchauffer.

J'ai frissonné. Ça tintait un peu contre la porcelaine mate de mes pieds nus. Des petites bêtes douces se frottaient le museau dans leurs pattes d'hermine matelassées.

Je rêvais de plumes d'oie fluettes comme de la neige chaude. Et moi qui pensais avoir fait le tour. En équilibre sur le muret, j'ai embrassé le déséquilibre. Il avait le front glacé et les yeux bleus. Il voulait pleurer un peu mais pas ses cils. Bataillons de première ligne, tremblants comme des enfants. Priant comme des mères. Pâles comme des jeunes filles.

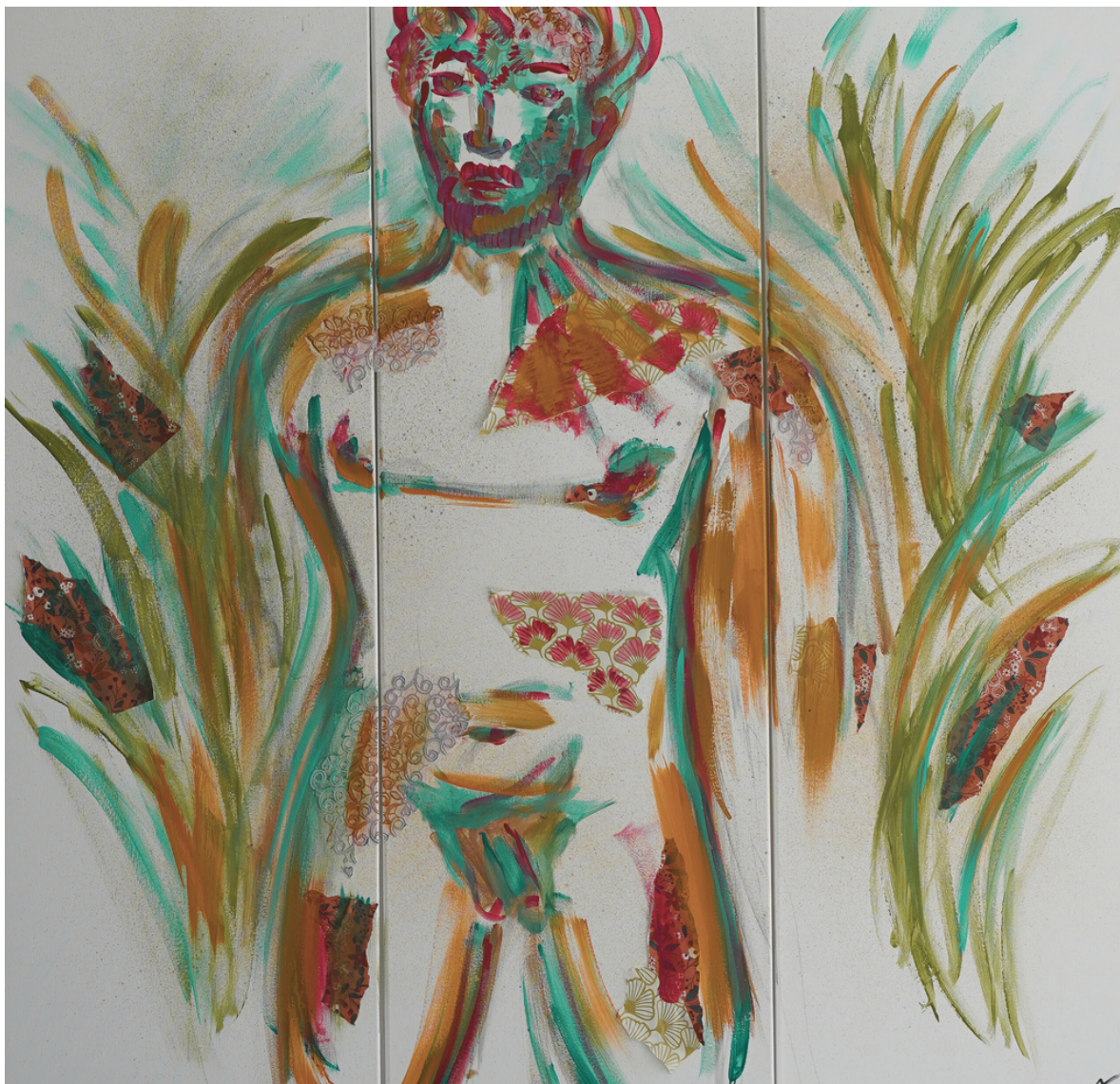
Tout doucement j'ai tourné la poignée dans l'angle pas tout à fait droit des fleurs qui pas encore ne fânent.

Et le flanc a cédé. Rocher qui s'engloutit. Des signes en pagaille. Des silences qui se rafalent en clichés. Des ocres qui se prennent pour des meulières. Des volets qui se referment sur la terre.

Je me suis posée près de moi, je me suis prise dans les bras. Un sourire par devant et le reste pas si souffrant. Je me suis ri doucement dans la fente qui écoute.

J'ai rouillé.

Et le goût était tendre et mouillé.



NU DIVIN

Les cases sont sous mes doigts. J'y marche à pulpe dosée. L'espace restreint c'est une promenade à travers ta forêt. Je ne veux pas t'ensauvager pourtant c'est là que tu te nobles.

Il reste des cicatrices mal refermées sous tes paupières et dans les plis de tes aines. Un origami déplié de ta peau a adouci tes contours, un peu de veines qui bleuent le parcours.

Tu crois vraiment qu'on attrape le divin sans se perdre en chemin ? Je trempe mes cils dans tes mers australes aux îles pupilles. Cela s'écarte sous la lumière et la jouissance. Des milliers de chats en photographes des voûtes emboutées. À peine plus que le crissement sourd d'un drap qu'on remonte sur des corps qui perdent de l'étreinte la brûlure.

Poursuivre immobile les allées blêmes et s'enrouler de ton ventre. Des ciels entiers qui nous regardent, curieux et rassurés, par la fenêtre de toit. J'en ai même vu un qui souriait.

MUTISME

Tu as parlé et je n'ai presque rien entendu. Je suis restée accrochée inerte à tes lèvres. C'était comme dormir pour toujours.

Des fils verts, bleus et rouges se tissaient sur ma cage thoracique. Un tapis de sons aux lumières changeantes. J'avais un oud près du coeur et ça ne saignait déjà plus pareil.

Une danse menthe arrosait mes pupilles de thé vert. Sans brûler sans gicler.

Aspirant les aspérités de mes doutes, j'étais la bercée et le bercement.

Un landeau sous mes nerfs tournait sous mes muscles et quelque chose en moi dévalait l'enfance ignorante du bruit et des sons qui parlent. Juste l'odeur et encore.

Je voulais être un chien ou un chevreuil. L'ivresse du galop, la griffure aiguë des ronces. Le sirop des orties qui coule dans la terre.

Il y a du broyat d'ailes lustrées sous ton corps. Encore un jouet cassé.

Vous avez perdu la mémoire. Mais moi pas.

Et je me souviens les membres adorés qui se retrouvent enfin. L'éclatant soleil des pupilles. Les hivers qui n'existent pas.

Quelque chose en vous m'aurait préférée noyée.

Mais je suis toujours là. La bandoulière sur une silhouette familière.

Le bruit de mes pas.

Le blé pousse bien avant que novembre l'enlace.

J'ai chanté en silence avec le vent ce matin.

HORLOGERIE

Tête creuse avec boulier intégré. Satisfaire le réverbère qui plonge les yeux dans un bain jaunâtre constellé d'étoiles chats gris de nuit.

Un tour sur l'endroit, trois cliquetis à l'envers. Rouage qui s'encastre et va la machine. Tic tac tic toc tac tic toc.

J'ai baissé les vêtements des chevilles au plancher. La tête à l'envers je suis installée au plafond, j'ai regardé Annabelle, huit pattes et pas le mal de mer.

Et vient la machine. Tic tac tic toc tac tic toc.

Les paupières en rideaux blêmes, j'ai installé la ronflerie. Ça chauffe les narines et évacue les rimes synonymes. Ça fait...tic tac tic toc tac tic toc.

Ta peau sentait le coton blanc qu'on laisse sécher dehors en été et le tabac blond qu'on laisse fumer en automne. Et tic tac tic toc tac tic toc.

J'ai dis que je voulais dormir en haut de tes cuisses. Tu soulevais tes pensées comme on relève ses jupes. Ça faisait tic tac tic toc tac tic toc.

Des milliers de milliards à se chercher encore dans les méandres des villes, des brousses étalées sur du pain de campagne. Parce que tic tac tic toc tac tic toc.

Y a des portes qui s'ouvrent sur des lumières bleutées. Et moi je pousse les escaliers dans leurs gueules entre-baillées et ça sonne tic tac tic toc tac tic toc.

Je vais monter sur les tuiles des toits élimés miauler les lunes en poils ébouriffés.

Et ça fera...

Tic tac tic toc tac tic toc.

Tic tac tic toc tac tic toc.

Tic tac tic toc tac tic toc.

HOMME CERF



La fin du monde ou le début de l'ascension... Des cerfs qui se baladeront libres de leurs chaînes dans les rues recouvertes de verdure...des enfants qui n'auront plus à pleurer leur avenir ...

Des femmes en jean avec des ailes dans le dos....

Des immenses vaisseaux avec des voiles dorées qui claqueront sous les cieux iridescents....

L'abondance dans mes poches, mes mains, mes yeux....

Et des arc-en-ciel entre les mondes pour marcher vers l'horizon.

ENTRE DEUX

J'avais un pont à traverser.

Un pont, des portes, des cochères, des escaliers à grimper, des cordes à descendre, une gymnastique incessante de chemins, de contours et de pitons rocheux au-dessus des abysses d'hier, de demain, ou de peut-être un jour.

Je me suis assise un instant sur le bord de tout ça, à la lisière du monde.

J'ai jeté un caillou. Et ça n'a même pas fait ploc.

À nouveau seule dans ma solitude. Tristesse ? Soulagement ? Rien ? Rien.

J'avais rien. Ni avant, ni maintenant et sans doute pas plus après. Juste rien.

Les mains vides. Le cœur plein. Un mélange d'aigre et de doux. De brouillard et de ciel limpide. De la rivière en crue dans les veines. Mi boue mi soleil d'automne.

J'ai pris une immense inspiration. De celle qu'on attrape avant de braver le vide du neuf.

Une grande qui ne sentait rien.

Et j'ai cru un instant m'y sourire. Dans ce rien qui s'enviait déjà quelque chose.

Il était l'heure. D'être tête et pieds nus.

D'être âme et cœur battants.

De m'en venir par moi jusqu'au fond.

J'avais un pont à traverser.

Des pierres en escalier.

Des arcades en seuil saccadé.

Et puis toi, peut-être...

À retrouver.

À LA SUITE

J'ai accroché sept ombres à ma ceinture.

Comme on avance à petits pas dans les contes.

Une histoire où les ogres marchent derrière moi. De minuscules poussins derrière leur mère. Les plumes hirsutes. Du duvet noir par-dessus l'or.

Mes pieds étaient nus. Mon corps était pâle. La lune en opale. Des nuages pleins les poches. Sous les yeux. Sous les larmes.

Des îlots hors drame. De la flottaison plein la ligne. Des suspensions en point d'encre de chine.

En ligament de cuir, ballottant sur mes hanches, en haut des cuisses, sept ombres à ma commissure. Des frêles interstices qui zèbrent mes inspires.

L'aube vacillante. Le pinson au bosquet. Des graines d'haricots dans la paume. La harpe qui se désaccorde. Bottes jusqu'aux genoux. Une perdrix de passage. Puis deux. Puis neuf. Et le sourire du chat sur la table.

J'ai accroché sept ombres à ma ceinture.

Et le long de mes bas, une robe qui n'en finit pas. Plus flottante que le jour. J'y range mes trop-pleins. Des rires qui dorment que d'un œil. L'espoir des bleus nuit. Tes doigts sur mes lèvres. La distance entre mes joues.

Tout à l'interligne, je déplace les chapitres. Ils glissent dans ma grotte. L'humidité en cascade. Les silences de mon corps qui se froissent de toi. Tes yeux jamais clos. Ou à peine. Si l'azur avait une fenêtre. Ou deux.

J'ai accroché sept ombres à ma ceinture.

Elles avaient des noms de sœurs. Des cheveux de jais. Les pupilles pleines d'iris. Ou l'inverse. De l'ivoire dans la bouche et quelques instants de fourrure le long des cuisses. Leurs voix me parviennent à travers les interstices. Comme on écoute aux portes ouvragées le bois se raconter.

Tu te souviens de la fin de l'histoire ? Eirin sans son fardeau. Les souriceaux relâchés des eaux. Toi nu sur le côté. Ma vie en esquif éventrée. Et cet escalier qui ne cesse de monter.

J'ai détaché sept ombres de ma ceinture.

Elles ont sauté sur leurs pieds. Couru ton monde jusque sous ta peau. Je les regarde y danser. Lentement. En écho circulaire. Les ondes sous tes veines. Des bougies qui dorment leurs mèches. Et viens dans mes bras.

J'ai fait tomber ma ceinture.

Elle ne me servait pas...

Elle ne me servait pas.



DIEU CERF

Tu vois, je repense à la mer comme on pense à la famille. Des bras qui se posent ni trop lâches ni trop serrés, qui redonnent un peu le loisir de respirer. Un bout de silence qui vaut pour confiance.

Tu vois, je repense à cet endroit comme si je rentrais enfin chez moi. Pourtant sauf entre le chien et loup de ma nuit, je ne m'y suis jamais rendue.

Y a des pièces dedans qui se débarrassent des escaliers et qui viennent border le sable en remontant un duvet plumeux en nuage chaud de pluie.

Tu vois, c'est comme me poser dans le grand canapé gris, cernée de plaid et d'ennui et écouter le monologue tendre de l'écume qui s'enroule entre les coquillages.

Y a les langues molles et incandescentes qui brûlent le foyer de petites bûches craquantes de gammes sèches.

Tu vois, quand le vent se lève doux et libre, il me parle de toi et m'embarque paume contre paume. Ça vient me traîner sur la jetée et observer la nuit dans l'eau sombre. Les étoiles en édreton qui flottent sur l'eau comme on s'y péniche.

Y a tout ça le long de mes côtes entre deux rêves quand je m'en vais voir la mer. Ça m'éponge les poumons de sel et d'iode. Des grottes pleines de saumure et l'argent des écailles au diapason.

Mes pas qui s'enfoncent, mes doigts dans tes doigts, des baisers qui ne parlent pas. La tiare des algues sur les rochers arrondis de marée.

Quand tu m'y verras c'est que je partirai.

EUCALYPTUS

J'ai de l'eucalyptus dans le cœur, et chaque nuit il me vient cette bouche nouvelle et déjà si connue qui s'en va y brouter comme on mâche de la gomme.

Tout au long de ma colonne, cela fait des chapiteaux carrés et losanges à la façon des jeux de cartes que l'on tire au petit hasard bonheur.

C'est mon corps qui s'ouvre à la marée pleine aube, cela tourne en Mississipi et se referme dessus sans bruit.

J'ai un petit manège plein de sable qui est saboté par milliers, sous l'écume des échinés, dans les crinières des rapides.

Ça me tasse tout au fond et me pousse des racines du dedans. Une odeur de sainteté qui se monte parfois de clocher en clocher... ça sonne si fort...si tu savais...si tu savais.

J'ai de l'eucalyptus dans le cœur comme pastille à sucer. Sucré et fort, en soleil émeraude qui coule dans la gorge. Et il a tes yeux parfois même je crois.

Dans l'humus, mes pieds se rosée nocturne, ça glisse et s'enfonce, fraîche comme l'avant rose. Et c'est une cathédrale pastel en duvet de pétale, on dirait que l'on n'ose et pourtant ça y va...ça y vient.

J'ai des parchemins plein le bassin qui dessinent des capitales. C'est plein de gentils monstres et de dorures qui se courbent. Peut-être devant toi...peut-être devant toi.

Et si tu me regardes encore depuis ton étage, de ton cou qui girafe, de tes hauteurs de dôme. Va doucement dans mes branches...elles sont fines et bruissantes. Presque souples, juste avant que cela ne coupe.

On finira sur l'herbe et par-dessous les fleurs blanches, des petits duvets plein les oreilles, on dira que c'est le printemps et qu'il s'appellera par ton nom.

Et puis si on le dit assez longtemps, il viendra nous étendre, tout aux flammes dans le vent. Si simplement...si simplement.

J'ai de l'eucalyptus dans le cœur, et chaque nuit il me vient cette bouche nouvelle et déjà si connue qui s'en va y brouter comme on mâche de la gomme...

COMME UNE POUPÉE

J'ai vu tes yeux humides comme on arrête d'avoir peur du vide.

Y a des marelles invisibles à tes pieds. De la craie effacée qu'à moitié. Le ciel sous la terre.

J'ai trouvé, je ne sais comment, un banc pour m'asseoir dans ta cour de récréation.

Par moment tu joues à chat avec ton ombre. Que tu es beau avec tes ailes en cartons peintes. Des auréoles plein les iris. Du brun l'or des vieux rois.

Trois cailloux et un coquillage. Tu n'as rien dans les manches mais toutes les parties gagnées d'avance.

Je voudrais te crier que tout va bien mais tu le sais déjà.

Tu le sais tellement.

Je vais attendre dans le cagibi que tu ranges les dernières balles. J'aurai une robe de grandes vacances et des sandales qu'on attache sur le côté.

Y aura beaucoup de chemins de campagne juste pour toi et moi.

Juste pour toi et moi.

Encore une fois.



MOUSSES

Il y a des petites mousses oranges qui colonisent ma tête. Elles sont douces et chatoyantes, velues et odorantes.

Elles se déplacent en bandes ou en légions, plus rarement solitaires de mes cils jusqu'à mon cœur. Ça fait des slurps et des sqwishes et parfois des splop... Et toujours ça me glisse dans les veines comme sur le long de mes cuisses.

Y a des textures qui grouillent dans mon for intérieur, une lycanthropie tournesol qui regarde vers un soleil invisible.

C'est joli que pour moi et c'est douillet quand il fait froid.

Ça se réunit autour du feu, ça joue de la musique sur la plage, ça grille des chamallows et jamais totalement ça ne se quitte au matin.

Parfois ça me passe sous le nez pour me faire éternuer. Je souris bêtement à l'ange. Celui qui passe ou celui qui s'envole. Celui qui lèvres se déposent sur ma bouche.

Et ensuite...

Y a des petites mousses oranges qui colonisent ma vie...

Elles sont douces et chatoyantes. Velues et odorantes.

J'y marche pieds nus avant l'aube et après le jour. J'y amoncelle mes crépuscules et y dessine mes étoiles.

Y a des petites mousses oranges en constellation dans mon âme.

Ça fait des slurps et des sqwishes et parfois même des splops.

Et parfois j'ai peur qu'on entende leur joyeux brouhaha....

Sauf quand c'est toi...

Évidemment...

Parce que toi...

Y a des petites mousses bleues qui colonisent ta tête...elles sont douces et...

INTERLIGNE

Je suis rentrée dans cet espace là, dans cette interligne, parce que j'y suis parfaitement clandestine.

Et tout alentour il y a le chahut et la marée qui montent et mouettent et éclatent en comète....

Mais là où je me suis glissée, il n'y a plus que ta peau nue, le calme et l'eau à peine troublée.

J'aimerais dire que je suis venue là de moi-même....que j'ai volonté et que je décide....

Mais j'ai été sur le seuil comme on rêve entre les espaces. Et je me suis réveillée ici avec le cœur écarquillé et les yeux battants.

Tout autour c'était blanc.

Un blanc éclatant.

Un blanc duvet.

Un blanc moelleux.

Je me suis posée là et tout le reste s'est enfin tu.

C'est ça....tout le reste c'était tu, et tu étais tout le reste.

Quelque chose comme ça....

Ou encore mieux.

Quand je suis rentrée là....

Sautant une ligne....

Ouvrant les guillemets...

En dictée clandestine.

À FILAMENT

Je n'arrive ni à dormir, ni à rester éveillée.

Dans ma tête, y a une fenêtre allumée dans l'immeuble de mes pensées.

On peut y voir se dessiner la suspension en cône au-dessus de la table. Et peut-être quelque chose de moi qui se penche pour y poser un bol.

Y a un dessin de balustre qui ombre chinoise cet opercule, comme on a oublié de noircir une des cases du long damier.

Je me souviens que j'étais à l'instant en train de retaper mon oreiller.

Assise dans la pénombre, je regarde cette lucarne allumée. Pierrette à la lune a-t-elle une plume à me refourguer ?

Je fredonne un ronflement comme pour faire l'océan. Y a des coquillages dans mes oreilles et de l'écume entre mes doigts de pieds.

Je n'arrive ni à dormir, ni à rester éveillée.

Y a une ville mal éteinte en moi qui me regarde de son œil cyclope, et les arbres de ma vie n'arrivent pas à mettre en feuillage les étoiles buissonnières.

Toi tu te marres dans un coin de ma bouche. Y a du thé au jasmin qui me tangué le cœur d'après vingt deux heures.

J'ai envie de caresser son front pour lui dénouer la tête. Et auprès de mon autre, baratter du beurre dans la crème de son ventre.

Mais t'es là devant le théâtre de mes yeux, penché sourire teinte pêche à me promettre un été perpétuel.

Je n'arrive ni à dormir, ni à rester éveillée.

Au moins, le linge est plié.

Sur le bord du balcon de mes rêves, je me regarde dans l'interstice d'en face ranger le bol à sa place.

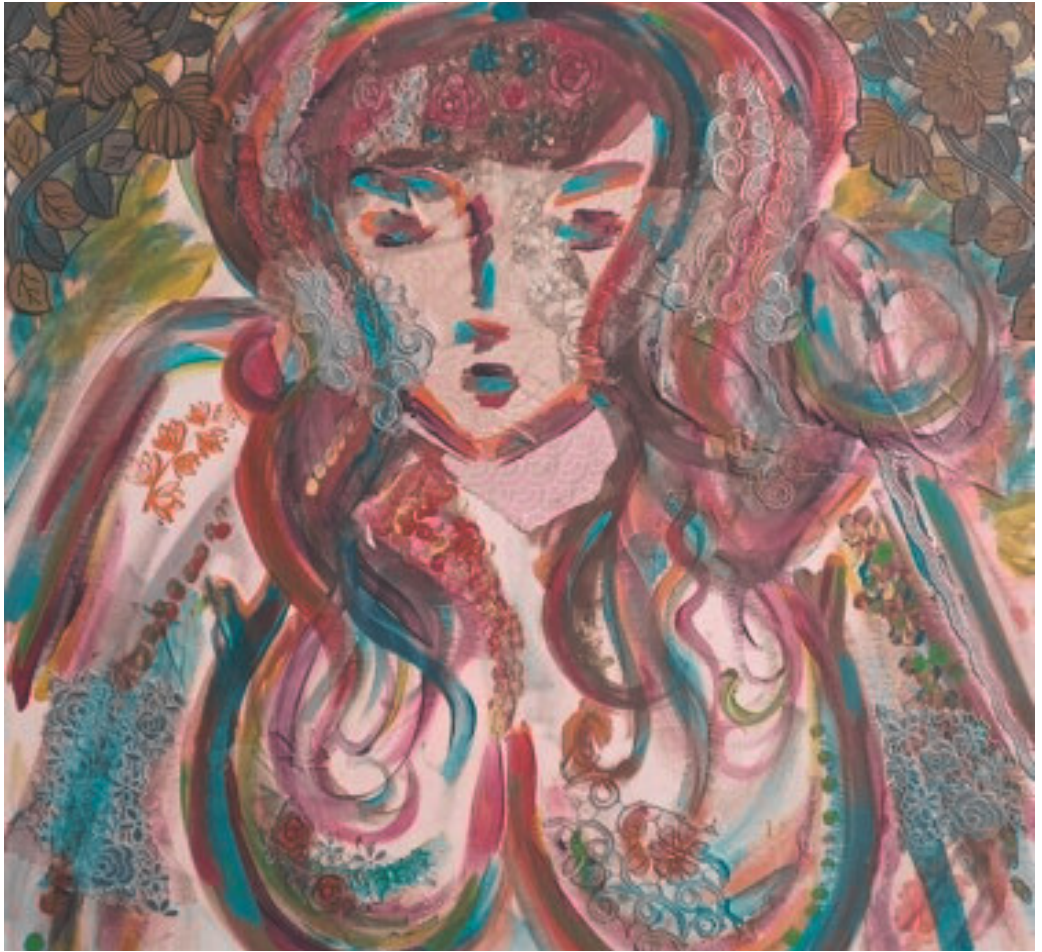
Dans ma tête, y a une fenêtre qui vient de s'éteindre dans l'immeuble de mes pensées...

Et de s'allumer dans la chambre de mon cœur fatigué.

Je n'arrive ni à dormir, ni à rester éveillée...

Mais dans le doute, je vais les deux essayer.

STRATES



J'avais pas regardé les étoiles le cœur souple et béant d'amour depuis trop longtemps. Un rire intérieur s'est levé de moi et a parcouru mes côtes, mes poumons et s'est rebondi dans ma gorge. J'avais les jambes tournées vers le manège comme on hésite à faire contre sens pour que ça dure plus fort.

J'avais pas regardé les étoiles sans prier, que ça vibre moins dans mon crâne, depuis trop longtemps.

Bien sûr, je reste allongée sur un divan de plafond dur là où l'aube s'en vient blanchir le ciel, mais je garde dans le ventre le chemin de lait qui éclabousse l'encre de nuit.

J'y retournerai avant minuit.

COMPTINE

Je suis comme ces étoiles floues à la lisière du crépuscule. Je falote entre deux mondes, je prends juste quelques secondes. Je les attache à ma taille, à mes cils. Elles ont un goût de toi. Un goût de ce qui deviendra toi. Dans cet instant improbable où le trouble sera net, juste par intermède. Un clignotement. Voilà ce que tu es en moi. Une petite diode infime mais lumineuse qui s'en va et repart sur le mur assombri de mes pensées. Tu joues avec mes virgules, mes suspensions, mes capitales et tout ce qui me minuscule.

Et tout le long, je ne suis plus que frémissement. Une éclosion silencieuse de printemps. La nuit. Quand personne regarde, ou ne veut y croire. Pas même moi, c'est pour dire...

Ça m'impossible raisonnablement mais pourtant ça s'accroche à mon corps et entre mes côtes. Ça sent l'été et les lueurs sous les paupières au soleil. Le linge propre séché plein vent doux et l'herbe qui gratte un peu mais pas assez les cuisses et le cou.

Et tu joues entre les clichés, ton rire en arrière plan, bondissant...presque en hilarité. Ça vient me perquisitionner le sourire.

Ça se trouve même que ça fout les jetons. À toi, à moi, à la marelle, 7,8,9...

Un panier de cerises plein et ta bouche angora tachée de leur vin.

Je vais dormir. Je crois. Je dois dormir.

Ça n'existe pas...on a dit...on a dit...

Ça n'existe pas...

Existe pas....

Existe ou... pas ?

Où ? Quoi ?

CRÉPUSCULE

Y a-t-il un bord au monde ? Un ourlet ? Un fronçage ? Une limite recourbée ?
Une frontière où tout s'arrête ?

Je veux être une couche chaude... un berceau improbable pour toi qui t'épuises.

Une enceinte tangible. Une barque ballottée bois trop tendre. La patine de mes
chairs pâles d'aube fraîche se tiédissant de toi.

Sentir ton poids à la façon dont on porte les oiseaux en paume. Ni trop serré ni
pas assez. Y sentir tes multiples et refuser de les dénombrer. Laisser se dessiner
les absolus. Attendre de ne respirer que toi.

Devenir duvet. Oreiller. Couverture. Traversin par ton sommeil traversé. Jusqu'à
ce que même parti, dans mes respirations je compte encore les tiennes.

Y a-t-il un bord au monde ? Un ourlet ? Un fronçage ? Une limite recourbée ?
Une frontière où tout s'arrête ?

Ou alors, juste la ligne floue de l'horizon de la nuit jusqu'au jour. Et
basculement.

URSA MAJOR



J'ai volé du temps au temps. Il était là, assoupi, les poches béantes, le veston mal ajusté, le gousset hors de son étui, la lippe tombante, la paupière gourde.

Il n'a même rien senti. Ni mon petit froncement de nez, ni mes mèches bataille, ni mon rire vitrail.

Il y a longtemps qu'il ne se méfiait plus. Repu d'âmes et d'argent. Le corps bien trop indolent.

C'est que vous voyez, monsieur est capitaliste, il se nourrit de nos instants comme on bâfre du homard, de la mayo plein le plastron, l'œil qui dégouline et le nombril qui éructe.

Alors oui, je lui ai volé tout mon temps, et même le tien. Je suis partie avec mon larcin par une nuit sans trop de lune, par les toits et les coursives, sous les tuiles des chiens qu'on assoie.

Je suis partie comme on plate-forme des sandales pleines de vent. Et y avait du mercure dans mon Hermès, des plumes blanches qui me poussaient de derrière les talons.

Je me suis cassée si loin de là, qu'y avait plus que toi et moi.

Et comme rien nous y retrouvera...viens...contre moi, allonge-toi.

J'ai volé tant de temps au temps, que personne jamais n'en saura rien.

Viens.

OMBRE PROJETÉE

J'ai égrené l'après-midi, comme on se demande ce qu'on fout là, parsemant les pétales entre à la folie et moins que tout.

J'ai trébuché, j'avoue. Quelques fantômes à mes basques, comme des sussurons qui glacent l'échine.

Je suis venue me brûler un peu sur toi, pour cautériser les plaies. Oublier qu'il y a un avant et un après.

J'ai songé à ces figures diverses que l'on tente de mâle faire.

Et je me suis demandée comment on les fait verser des larmes dans leurs pupilles desséchées tandis que tout l'océan du monde ne cesse de déborder des tiens.

J'ai laissé les lichesses et les spectres me glacer les narines, trois fois dans un sens et neuf dans l'autre.

Il était encore midi quatre quart.

J'ai soupiré.

Le printemps me gratte par-dessous, ça écorche un peu l'âme au-dedans et pique les yeux d'aiguilles minuscules. J'y coule des jours heureux où rien ne compte si ce n'est la fleur au buisson.

Je vais me laisser jouer en rivière murmurante. Et le reste appartiendra à tes doigts.

Encore une fois.

SONGERIE

J'ai la peau moite d'orage et de citronnelle. Mes rêves me tombent du lit, ils me trébuchent le cœur car tu t'y es installée durablement. La sensation de ne plus dormir chez moi mais dans tes mouvements, tes inspires et ta voix qui dégringole.

Ça fait comme un va-et-vient d'écume dans mes veines. Une envie de t'y joindre et un élan de t'y laisser la place d'épaissir. Une béchamel lente que je crains d'attacher au fond de la casserole de mon âme trop brûlante.

Alors je vais marcher pieds nus dans la demeure évanouie. En lagune pâle sur les fissures d'une nuit zébrée. À défaut de te croiser éveillée, je poétise dans le vide, un balcon de bizarreries lâchées à la lune assoupie.

Je voudrais parler de la pluie, mais je ne fais que retourner la scène condensée de ma rêverie. Manquerait plus que ça prémonise un sursaut.

J'ai la peau moite d'orage et de citronnelle. Et le souvenir de ta lèvre sur ma lèvre.

Ça prend de la place...un rêve.

COMPOSTELLE



Je marche entre les mondes.
Et mes souliers sont usés.
Alors je marche pieds nus entre les mondes.
Et mes jambes sont fatiguées.
Alors je glisse sur les fesses, et m'allonge entre les mondes.
Mais mon coeur est distendu.
Alors je colle ma poitrine contre le ciel, le ciel qui s'étend entre les mondes.
Mais mon front est oppressé.
Alors je me verse sur le flanc, là juste au-bord des mondes.
Mais mon ventre se disperse.
Alors je tisse de la soie, de la soie de tous ces mondes.
Or, mes doigts se blessent.
Alors j'en essuie le sang sur le revers des mondes.
Et du rouge se dilue en rose et le rose se teinte de crépuscule.
Je me mauve entre les roses des mondes.
Et j'en perds tous mes pétales.
Alors tu me récoltes et me portes à tes lèvres.
Je me veloure. Si légère.
Si légère entre les mondes et ton amour.
Si légère, Ô mon amour.

IMPOSSIBLE

Quand tu as surgi, depuis l'ombre, un pas derrière, jusqu'à la lumière palote projetée par mes rêves, je t'ai retrouvé.

C'était impossible. À la manière d'une pièce d'argent qui pétillait dans l'herbe mouillée. C'était rond, doux, et impensable.

Tu étais exsangue pourtant. Titubant entre les virages, les arbres se pliaient d'échine pour te porter à moi. Les fleurs, le front baissé, étaient toutes en prière. La mort même refusait. Pas cette fois. Pas encore une fois. Ses yeux d'hiver coulaient des printemps d'espoir et ça me faisait frissonner la peau du dedans.

Un bref instant, tu t'es souvenu. Tu as pressé les pieds du sol jusqu'à ton cœur. Un élan. Une lueur à la lisière des pupilles. J'ai simplement fait ça. Ouvrir les bras. Et depuis c'est toujours cela. Ouvrir les bras.

Te recevoir...comme tu danses ou comme tu trébuches. Comme tu t'emmêles ou comme tu repousses. Tu es de coton ou de fer blanc. Les yeux lissés ou bien profonds. Et à chaque fois, je ne fais qu'ouvrir les bras.

J'enfle océanique jusqu'à venir à tes orteils, je ronronne jusqu'à tes oreilles le duvet de tes instincts éclairs.

Et puis j'ouvre. Tout mon être. Par le milieu et par la fente, par la serrure et par la fenêtre, par les escaliers et par les champs, là où ça sent le doux, le chaud, l'humide et le vivant.

Et quand enfin tu t'y déposes, la vie retient son souffle. Un long et parfait instant.

Plus rien ne souffre, plus rien ne tremble. Le sang revient au-dedans et ferme derrière lui la plaie. La mort reprend chariole au levant. Et toi, tu redeviens l'âme de tout ce qui va naître.

Quand tu as surgi, depuis l'ombre, un pas derrière, jusqu'à la lumière palote projetée par mes rêves, je t'ai retrouvé.

C'était impossible, mais on l'a fait.

INTRA

Parfois, au-dedans des êtres, c'est tout encombré de vide. Un vide dense, un vide intense. Ça s'accumule jusqu'au dedans de leur vestibule.

Tu essaies de trouver ton chemin jusqu'au salon ou la cuisine. Tu te perds dans l'ombre d'un rien. Sans prévenir tu t'accroches au néant et il te baille dessus de sa bouche sans dent.

Ça prend de la place, trop de place, ce vide là, tout plein de béances des poches jusqu'au dedans des hanches.

Et moi, ça me monte des larmes acides, comme un chiffon formol dans les narines.

Ils viennent vers moi leurs bras chargés de leur vide, ils voudraient bien m'enlacer mais la place est prise.

Je les regarde depuis l'autre rive. Un peu gênée, un peu peinée. Je n'ai rien pour leur charrier les débords.

Du coup, les jambes pendues au-dessus du quai, je les regarde pénétrer leurs matières fades. Comme on luit la nuit quand le ciel est bleu gris.

Plus j'attends plus j'aspire les nébuleuses environnantes. Ça me voile lactée la coque creuse. Et tout au bord du plein, je dors d'une oreille sur deux.

Parfois me tombent des étoiles des mains, et je les regarde longuement danser. Elles sont fluettes et graciles, pleines de couleurs vives.

De là où je viens, il y a des cités colorées qui parlent entre elles. Et elles me racontent que tu y posais les yeux naguère.

Ton front en toile blanchie par l'amande et le lait du riz. Tout au fond une cithare qui s'arpège entre nous. Ton baiser chaud dans ma bouche et l'odeur des épices qui me tourne les yeux derrière les paupières.

Il n'y avait plus de vide encombrant, juste de l'espace pour toi plein au-dedans.

Au-dedans de mes bras ouverts et lents.

De mes reins offerts et blancs.

De l'espace pour toi, plein, au-dedans.

DORÉE



Quand les dieux sont fatigués, ils s'enroulent lentement sur eux-mêmes, on les croit morts alors qu'ils dorment.

Quand les dieux sont lassés, ils tissent des cocons étranges, de fils dorés, de subtils saphirs aux reflets lasurés, mi-soie mi-rocher. Ils s'y métamorphosent au secret d'une éternité de silence.

Quand les dieux sont blasés, ils s'étirent des sourires épuisés, qui tremblent un peu au firmament des cosmos. Cela sonne comme un glas mais cela ne dure pas.

Quand les dieux sont abîmés, ils guérissent, en substance, leur essence à grand renfort de patience.

Et puis, heureusement, ils se souviennent comment faire pour embrasser.

AMPHIBIE

J'ai besoin que le monde fasse silence....tout de suite, maintenant.

Dans le frottement des contours, dans l'effervescence des fièvres. J'en appelle à l'orage inaudible, qui éclaire et limpide.

J'ai besoin du poids de tes doigts sur l'envers de ma cuisse. Jusqu'aux écritures sibyllines de tes lèvres sur mes lèvres.

Dans les espaces vacants. Sans contour ni frémissement. J'ai besoin de la main fraîche de l'aube sur ma nuque. Des espoirs glissés autour de mes chevilles qui grelotent en sons clairs.

J'ai besoin de traverser les univers en froissant ses pages. Des vaisseaux aux ailes lépidoptères. Trois coquelicots sur la paume droite. Et dans ta poitrine une explosion inaudible.

Entre chaque grain de sable, toutes les plages, entre chaque copeau de sel, tes cheveux en pagaille. Mes regards tournés vers ton dehors et tout au loin, la férocité enfin achevée.

J'ai besoin du poids entier de ton corps relâché dans le mien. Du liquide dans les os, du solide dans les veines. Et des marées chaudes qui dévalent chacune de nos dunes.

Au milieu de l'enceinte, une porte jamais totalement close, et par son seuil, le tout et le rien qui s'endorment en rêvant.

J'ai besoin que le monde fasse silence. Et de tes joues la soie.

SUZANNE

De la lumière, sous la chair, dans le jaspé, à travers les tentures, entre le liseret sombre qui veine et absorbe.

Tes iris opales qui interrogent, scrutent, immortels derrière le glacié.

On marche pour te voir mais c'est toi qui nous regarde.

Droite et digne, royale la main sur la poitrine. Aucun d'eux ne t'ont souillée. Tu es la mer immaculée.

J'ai marché, les pieds enfoncés dans tes taftas. Tu as laissé des pétales collés d'onguent à l'envers de mes doigts. Ils sont tâchés de toi.

Tes femmes en légion de peaux fines, pastels au vert d'eau, sirop de rose et pêches de printemps.

De l'éclaboussure entre la dignité parée femelle sur ton amant mordoré.

Et tout autour des fruits qui tombent des tissus dans une diluvienne amusée.

Je vais tourner en rond, entre tes esquisses et ta lame précise.

Toi qui ne baissa jamais les yeux...

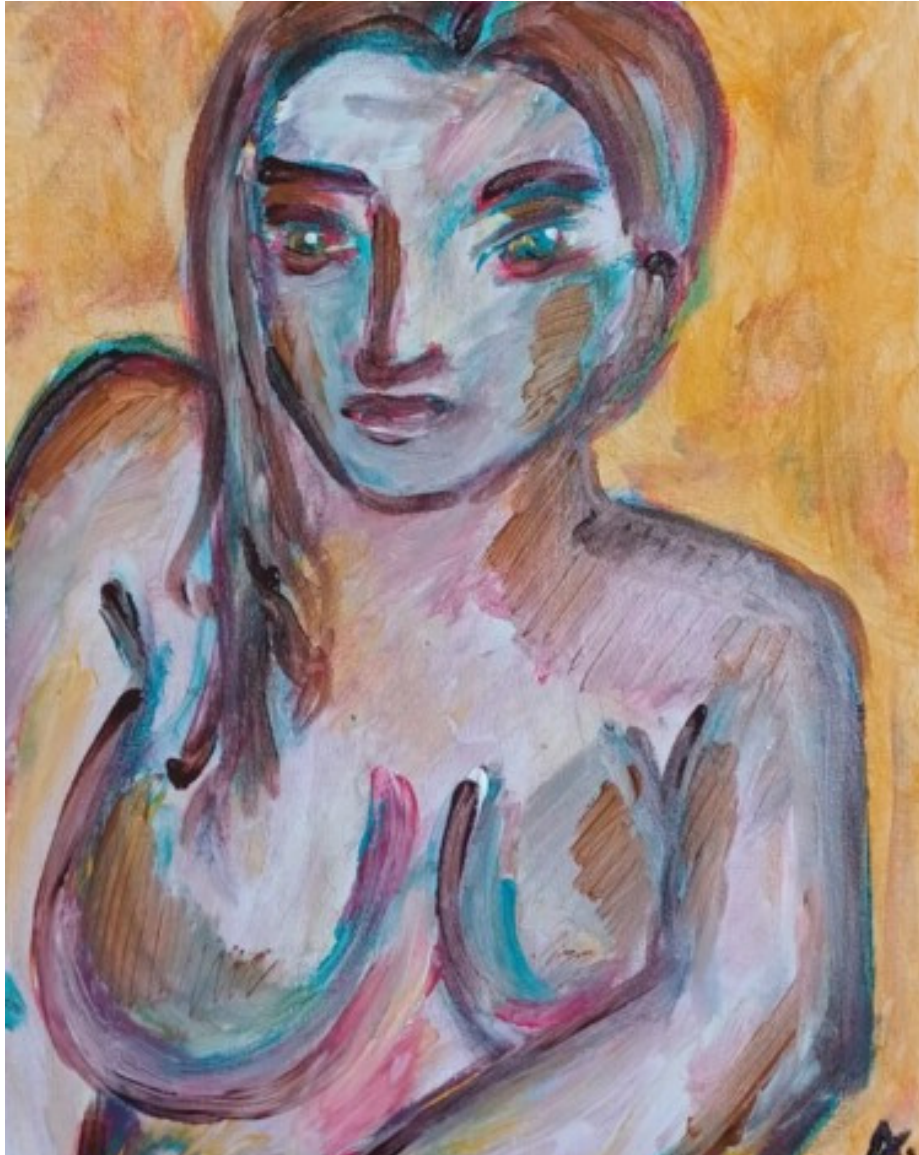
Toi qui ne s'abaissa jamais devant eux.

Que ton cou tortue nous toise et nous élance... pousse au train....

Que l'on ne baisse jamais les yeux...

Qu'on ne s'abaisse jamais devant eux.

FAUVE



J'ai perdu quelques fils sur le tissage. Un instant de trouble, le temps renversé en bord de table. Les échéances me bousculent du bout de leurs doigts boudinés de mépris et je regarde sur le côté des liqueurs de peinture dégorger sur des cuisses planes.

Pas loin du firmament quelques leds attachées flottent dans l'humide gorgée de vent. Tu dors. Toi qui boucle sur mes paupières ouvertes de rire chaud, l'été en cils dressés.

Va courir le bitume mou entre les herbes hirsutes. Du possible les champs hauts en tiges blafardes de lune neuve.

Je vais rester pas loin d'une nuit rajoutée au canevas clair des veillées douces. Il paraît que parfois, ça mousse.

XYLOPHONE

Y a ce creux qui bosse en moi. Ça fait négatif à toute heure. Je dodeline.

Des plumes invisibles qui me poussent sur la peau et de la fourrure sur les écailles comme des fleurs en duvet neigeux.

Mes yeux s'immensent et je bascule. L'oraison se délite en petites touches fines, dorées et bombées.

Je veux mes paupières levées sur un toi qui s'aube. Mais chaque nuit me murmure des fêlures aux étoiles. Ça fuse et fume entre les nuages humides. Des éponges à reluire les astres ternis.

J'ai pris un xylophone invisible. Je crois.

Quelques notes graciles dans la stridence du mois.

Je vague l'âme en pirogue à compte courant. Plus que rapide ça accélère mes écœurements.

Versée sur ma berge, je découpe des châteaux de sable sans râteau en rose plastique. J'y creuse trois persiennes et l'été filtre en sirop.

Adulte, tu marches sur ton ombre.

Adulte, tu marches sur ton ombre.

Adulte, tu marches et reste à l'ombre.

Ferre-moi trois sabots et le quatrième garde le pour demain.

Je serai ton étrange jument, et en croupe il y aura une selle ornement.

Quand de mes crins tu auras les fils d'air, souviens-toi d'éviter du sol de foulée terre.

Chaque univers a mangé dans ma main, je suis la fille du rêve qui s'en vient. Des plumes, des plumes, et un refrain.

VERTIGE

Je suis soulevée. Par le cœur et par dessus les os, attachée du bout des cils, de la nuque jusqu'à l'Indocile.

Je suis soulevée. Par l'aimante et la sapiens, dans un flottement tiède.

Les rayons de mes roues font des volutes infinies, je n'ai plus de volets à mes paupières et quand je cligne, je m'enlumine.

Je floute comme on flotte. Des errances qui m'accrochent en vieilles croûtes qui fissurent.

Mes genoux anglent mes cuisses et tout au loin je te conçois en caresse vague, de la marée salée plein mes plages chaudes et moites.

Je suis là depuis toujours. Avant comme après toi.

À midi, il sera minuit. Et inversement.

MARS EN MAI



Toujours fragile. Clair et friable. Léger en chrysalide. Dans ma paume, glacée puis fébrile. De la lave les excès. Dans les iris des fournaies. Sur tes saillants, du mélèze. L'odeur végétale des émois en épices. Du tabac le vague souvenir écrasé entre la pulpe. La grâce en sautoir. Entre tes clavicules des tectoniques improvisées. Mais grimpent mes doigts et s'enfoncent mes ongles. J'ai peur que ta rosée dans l'aube improbable d'après zénith ne succombe. Les muqueuses éparpillées d'effervescence, je te répands de moi, la carafe tête en jus. Le tressaille contre la paille fine. Tu trembles ? Reste brûlant de moi.

Toujours indompté. Intense et rouge. Mars en mai. Dans mon onde, puissant puis reposant. Des racines les tréfonds.

Mes lèvres sur ton front.

BLANC

Ce qui se brode aux contours d'une lune nuage, c'est de la poudre et du vent.

J'ai plongé dans l'air liquide, et quelque chose m'a pris en pierre dans la gorge.

Je cherche des bras où m'asseoir en bandoulière. Un espace blanc. Sans mouvement ni repère. Un toboggan lent qui lisse mes larmes à cils.

Tout au feu du vent, un froid vert qui me craque du printemps en brindilles, minuscule et doré. Le temps en oreiller.

Je vais nager jusqu'à toi et me recroqueviller comme une pâquerette crépusculaire. Ça aura une odeur fraîche de sang sève.

Je vais les poser mes armes à mes propres pieds. Plus de bataille, de bruit et de fureur.

Des murmures, un ronronnement presque, le moteur discret de nos cœurs.

Et tout en filigrane des peaux chaudes d'un solaire éperdu.

Je vais laisser pousser mes poumons fourrure et il y aura un peu de ce silence pour deux, qui se croustille lentement en croissant de beurre.

Je vais laisser température mon âme jusqu'à enfler par degré. Ça sera une alvéole molle et tendre. Des temples entiers au secours des jours denses.

Tout au loin, je m'en irai de dos. De rien.

Une trace à peine de dune en dune, et de tes yeux dorés la frontière bleue.

CAPILLAIRE

Le fil est tendu, fin en cheveux, la palpite dans la gorge. Le ventre en acropole. Je ne dors.

Sillon large dans la poussière or. Cent millions et plus encore d'années loin de toi. Je ne dors.

Phalène tendre, orange et jaune. Dans un soleil nocturne qui ne se nomme. Les éclosions silencieuses des étoiles. Je ne dors.

De la couleur partout sous mon front, dégouline de mes arcades. Giclante chaude sous mes cils. Je ne dors.

Attraper l'eau tiède entre les phalanges. Une immersion tendre pour inventer une galaxie. Je ne dors.

Tourner les aiguilles jusqu'à écorcher mes rêves. En lécher la substance. Je ne dors.

Je vais tout déposer à mes propres pieds. Nue d'armes. Bleue et fuchsia. Je ne dors.

Va tendre. Et l'ensemble dans tes côtes. Des navires en foule.

On s'endort.

SE REDRESSER



La terre meuble qui s'étale dans mon ventre me parle la nuit jusqu'à déborder mon sommeil. C'est une variation de phénomène silencieux aux ailes tremblantes.

Et si je m'en vais chercher la lumière palpitante et électrique c'est que les orages sont des mutismes intérieurs que l'on cueille à la base des cils.

J'avoue. J'aimerais être ailleurs.

Je cherche ton corps comme on contacte l'au-delà, crédule et incrédule à la fois.

Beaucoup de vêtements ont été repris à ma conscience. Et sur le moniteur clignote les infrarouges.

J'ai envie de tirer mes paupières sur ta peau qui vrombit. Et quelque part une pluie chaude et salée qui parle de plage d'été.

Y a de l'aube dans les gésiers des oiseaux déposés. Mon décor en éventail ajouré.

La terre meuble qui s'étale dans mon ventre plus jamais affamé.

Ton front qui s'endort contre mon aisselle, apaisé.

BORDURE

Je suis arrivée au bord du monde, et je me suis assise.

En tailleur, lasse et les épaules pleines.

Je suis arrivée comme si je n'étais pas encore partie.

Leurs yeux qui dansent des souvenirs que seule moi peut voir.

Et je porte ça dans la bourse de mon cœur. En petit porte monnaie de cuir à l'attache de métal cliquante.

Je sais bien moi que le monde, auquel ils croient, existe à peine.

As-tu déjà senti le glissement entre cet être que l'on a toujours vu à quelques pas de là et celui que l'on prend tout contre soi.

Quand tout bascule au point que même son sourire fait un arc doux et familier là où encore un écart en arrière, tout semblait flou et inconnu....

Je les vois. Je les vois chaque instant, ces intimités délaissées, qui traînent chaînes et entraves, comme on tourne sur soi même pour se retrouver et rester ignorant.

Je les vois, et mes doigts caressent la paume de leurs âmes. J'attends qu'ils se déposent enfin ces oiseaux de bonheur.

Quand tout brille sur leurs frissons, des moissons qui scintillent si évidemment.

Tu sais... c'est un peu déraison, mais je suis le point zéro, l'espace neutre entre le début et la fin et inversement.

Je me pose en frontière, en voile, en recommencement.

Je suis la fine ligne de seuil.

La porte, c'est tout ce que je suis. Et si tu me passes, tu te déposes enfin.

Je suis l'accueil et la destination.

L'endroit où s'asseoir, las et les épaules pleines.

Et cette nuit, c'est en moi que je m'assois.

Je suis arrivée au bord du monde, parce que le monde c'est moi.

EX-LIBRIS

Suspension poumons pleins.

Apnée mécanique.

L'aube rose en écharpe.

J'appelle par delà le vide.

Ce cri de silence, cette supplique digne.

Les étoiles dans ma manche.

Tout au fond c'est moi qui me réponds.

Enguirlandée de cosmos.

Les fleurs dans les chairs.

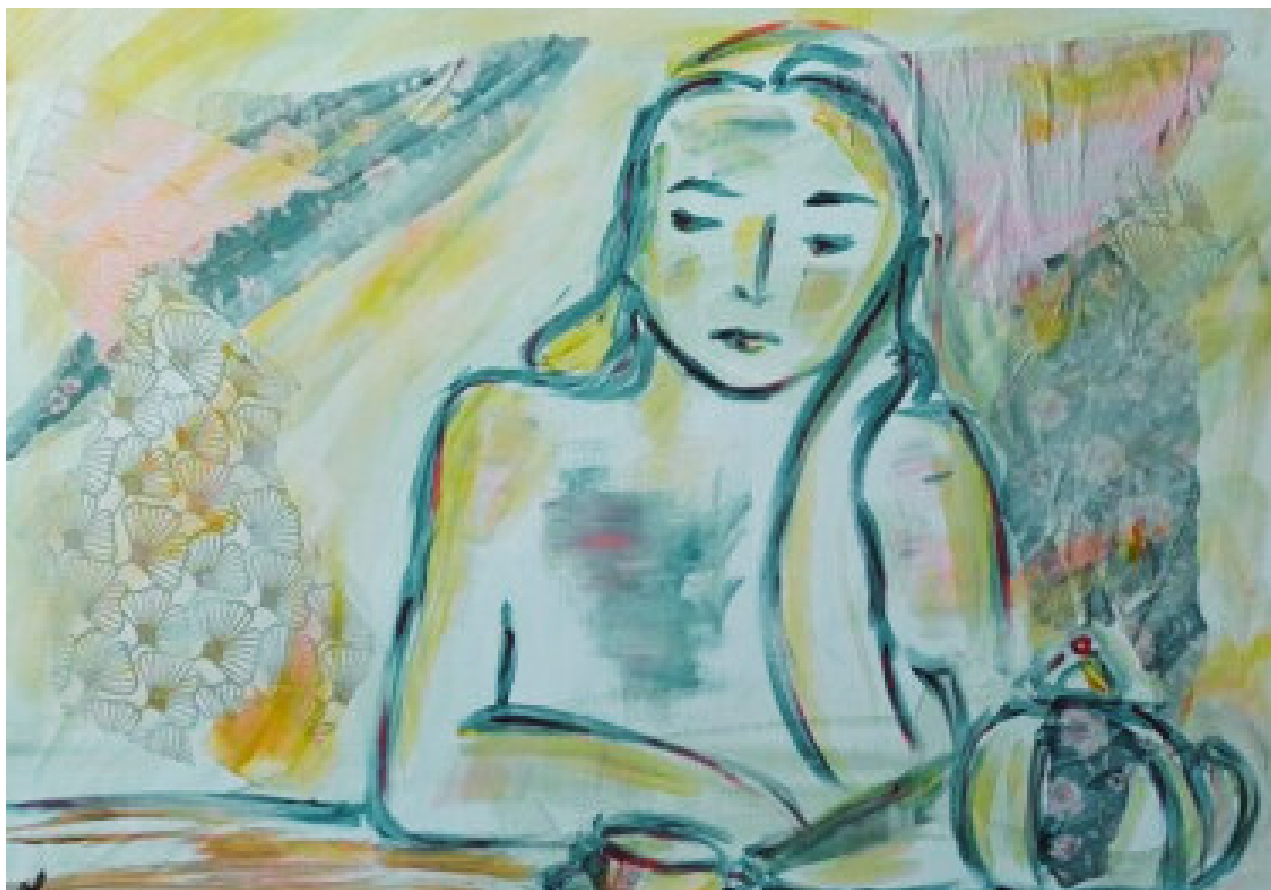
L'été en fanion.

J'ai des larmes sucrées sur les joues et du miel autour des cuisses.

Trois hampes blanches me suivent en toge grises.

Le bleu du ciel en tresse large.

Toi, tu viendras avec ton immense sourire....et tout le reste s'oubliera.



BULLE

On vient au monde avec cette bulle en nous. Ça enfle et ça pétille par moment au coin de nos yeux, pour une cuillère de confiture ou une flaque de boue. Pour un câlin d'une mère ou la main tendue pour jouer.

On vient par là comme des chandelles allumées. On connaît pas la nuit, ou si peu, et puis on y a les yeux fermés.

On marche comme ça, comme ci, les guiboles écartées, même si on tombe, on sait se relever.

On se balade avec lui en bandoulière, on a envie d'en offrir comme on tend une sucette à la fraise. Avec le sourire plein de bonbons et de rigolades.

On voit pas trop bien ce qui pourrait mal tourner...

On nait tous avec ça. On l'a pas toujours très spontané, parfois on le cache derrière les jambes de papa, bien accroché à sa forêt. Parfois on sait pas comment l'emmener dans le cartable du lundi au vendredi.

On prend des gamelles, on prend des zéro, on se plante de bonjour, on sait pas dire merci. Mais on l'a toujours ébouriffé auprès de nous, quelque part à l'abri.

Un jour, on grandit. On y peut rien, ça vient comme ça. On l'a toujours quelque part en nous, il est plus ou moins accessible, entre le souvenir des doudous et l'odeur des crêpes du mercredi. Il faut trouver un job, rencontrer de quoi faire une famille, se faire des amis plus ou moins si on peut. Ça s'attire pas juste avec des sucettes à la fraise.

Y a des soucis qui viennent se mettre entre lui et nous. On a du mal à l'attraper, il est parfois tapi tout au fond.

Parfois, on se plante vraiment. On se plante tellement. On se plante si fort...qu'on se dit que c'est pas possible, il a dû changer d'adresse. Il s'est barré aux Canaries, Tombouctou ou sur Alpha Centauri.

La tête dans la lune, on cherche sa trace. On revient avec une gueule de hublot, d'astronaute du dimanche. On sait plus comment ça s'emmanche... Pour peu qu'on ait jamais su...

Alors on se roule en boule sous le plaid, on fait confiance au chat, au chien, au gosse qui marche les guiboles écartées et qui le porte sur son front comme une évidence.

On se dit qu'à le regarder, ça semble pas si compliqué.

On sourit presque. Ou peut être même plus.

Ça fait comme une bulle.

En nous.

Comme une chandelle allumée...

De le sentir à nouveau...

L'espoir et sa gueule enfarinée qui nous avaient tant manqué.



RÊVER

Moi je voulais juste un coin à moi. Un coin où j'ai le droit d'être. Un coin où je dérangerais personne. Où je serai même bienvenue. Un coin où c'est chaud de sourire, un coin arrondis un peu, doux et tendre. Un coin pastel avec un bout de ciel accroché au plafond. Un coin sans lumière artificielle. Avec un coussin et peut être même la couverture chaude de bras aimants. Moi je voulais juste rentrer chez moi. Que ce soit normal et que ce soit accueillant. Qu'on me regarde avec le cœur et pas avec les yeux gris sales des communes défiances. Je voulais juste m'asseoir là. Fredonner. Dormir. Rêver peut-être.

Arrêter de mourir, finalement.

Moi, je voulais juste un coin à moi. J'y vais quand plus rien ne va. Quand ça pleure si fort au dedans que ça rend mes iris plein de vases aux pieds. J'ai les doigts mouillés et la bouche molle. Quand je dormirais, y aura comme un souffle dans mes cheveux. Un coin où m'apaiser à l'angle de tes paumes. Oui, un coin tout rond pour m'y recroqueviller.

Et y renaître, éventuellement.

SERVICE À THÉ

Mon amour, viens prendre le thé dans ma tempête.

Sous ma toison, au creux de ma tête, dans la crinière de mes pensées, à l'hirsute de mes errances, attrape dans mes placards baillants mes chances, sers-toi dans les pots de mes rêves. Sucre-toi les lèvres de mes filaments de baisers. Oublie que tu n'es pas là pour rester.

Mon amour, viens prendre le thé dans ma tempête.

Sous les paupières de mes cyclones, à l'arrondi de mes crêtes. À travers les griottes de mes houles, au contre temps de mes écueils. Là où je murmure des vieilles prières et de séculaires convictions.

Mon amour, viens prendre le thé dans ma tempête.

Glisse-toi contre mon flanc moite, parle doucement de la couleur des feuilles infusées. Ne fais pas de ta cuillère de geste brusque. Ne viens pas provoquer la poupe de mes navires. Reste là où rien trop ne tangué.

Mon amour, viens prendre le thé.

Viens prendre le thé.

Viens prendre le thé dans ma tempête.

Ne tombe pas en déplié de serviette, ne t'égare pas dans la toile arachnide de mes désirs. Tiens toi au bord de la soucoupe. Porcelaine tes caresses.

Mon amour. Viens prendre la tempête dans mon thé.

Ne perds pas pied, fredonne l'arrivée. Comme on noctambule un goûter au minuit. Frissonne sous le tanin. Rappelle-toi combien il fait chaud demain.

Mon amour. Viens prendre la tempête dans mon thé.

Tiraille les coins de la nappe, fais en se chevaucher les carreaux, que j'entends leurs galops sous ma peau. Glisse moi des murmures comme on croque de minuscules petits gâteaux. Laisse moi des grains de cristal saccharine sur les commissures.

Mon amour. Viens être la tempête sous mon thé.

Les édredons en nuage qui mousse le lait de mes cuisses. Des dangers qui flottent entre mes béances, en pétales translucides. Quelques barques qui roulent dans les creux vagues.

Mon amour. Viens être ma tempête dans ma tasse de thé.

Effrite des toujours là où ça frissonne. Rappelle-moi que jamais plus d'heure ne sonne. Déchire doucement la décence. Que je me cambre. Que je me démembre. Désarticulée jusque dans mes syllabes. Que je perde l'étiquette et même ma robe.

Mon amour. Ma tempête. Ma tasse de thé renversée.

Qu'il ne reste plus rien à table qu'un joyeux naufrage. Tout au plus des soupirs et des rires. Dansant les uns dans les autres, comme on se détache les tresses du convenu.

Mon amour.
Ma tempête.
Mon thé brûlant d'été.

Viens près de moi t'allonger. Qu'on demande aux boutons dorés s'il faudra sous nos confitures les tartines beurrer.

Mon amour, dans mon ultime tempête...

Viens boire ton thé.

Viens boire ton thé.

Viens boire....mon thé.

Viens prendre ma tête.

Et tout le reste.

Et tout le reste.

EN CONTRASTE



Il paraîtrait qu'on est différent.

Que dans le silence, nu, saisi par le néant, on agirait autrement.

Qu'assis au bord de nous-même, on s'aimerait pas vraiment pareil.

La faute à la tige et à la fente, à ce qui remplit et à ce qui se vide.

La faute aux courbes et aux angles. La faute à presque rien, à peine un cheveu, pas bien plus qu'un poil.

Paraîtrait qu'on fonctionne façon écrou boulon, chambre noire lumière rouge, dormir rêver, mourir vivre.

Qu'on en aurait mangé le et.

Paraîtrait que toi et moi, allongés, on serait pas les mêmes. Qu'on aurait pas le même barème.

Qu'on serait pas du même rivage. Qu'on pourrait pas marcher ensemble sur la plage.

Que dans la solitude, on regarderait pas le même vide. Que dans les échos, on entendrait pas le même chuintement et tout du long, on ferait pas les mêmes rimes.

Mais si moi, j'en veux pas...des rimes, des chuintements et du code. Si je m'en fous de la solitude. Que toutes les plages sont les miennes. Que je suis de tous les rivages de que je m'en suis toujours cognée des barèmes. Si allongée près de toi, je regarde le même ciel. Que je veux des et qui s'alignent comme un chapelet de petits pois sucrés les mardis après-midi. Que je veux être ta tige autant que ta fente, que je veux bricoler des voitures électriques qui te monteraient sur les cuisses pour photographier ta verge dans un grand éclat de n'importe quoi. Que je peux très bien dormir, rêver, ronfler même peut-être. Et avoir autant de poils et à la fois moins de cheveux que toi. Et si....J'en avais rien à foutre de ce qui sépare, que je misais tout sur mon pelage, mes yeux et mon coeur tendre.

Et si je m'asseyais sur le bord de moi-même et que dans le miroir je t'y voyais ?

Et si, tout ça...c'était du pareil au même.

Et le reste....rien que des accessoires.

Et si le néant pour toi j'avalais... aurais-tu encore peur du noir ?

Et moi de l'espoir...

Et si...

COLONNE

Tu avais cette peau de femme sur toi. Brune, élancée et un peu hautaine. Ces yeux perçants de chat sauvage et cette bouche boudeuse de tout et avide en secret.

Je t'ai reconnu immédiatement mais tu m'avais déjà oublié. Je me suis posé là, assis dans mon sourire, nonchalant et patient. Tu n'as jamais su résister à ma façon de te voir vraiment. Tout étant question d'évidence.

C'était de ces temps où on parle de rien en ayant l'air de tout savoir sur tout. La musique tapait fort aux carreaux qui ne retenaient que la pluie et parfois le froid, mais ni le bruit ni la lumière, ni les coups de tête du vent.

Les hôtels particuliers étaient éclairés comme des vitrines de Noël, et on y dormait jamais, ou bien très tard le matin.

La guerre était presque tout à fait derrière, la suivante pas encore arrivée. Et on avait enfin une respiration pour l'insouciance et la vie.

Tu portais tes robes si collées à ta peau qu'on pouvait voir transparaître ta poitrine minuscule et insolente, qui pointait comme un index accusateur tout regard qui oserait s'y poser. Et moi, j'y bravais sans cesse ce feint courroux, juste pour voir, à la toute fin de ta moue réprobatrice, une interrogation en suspens.

Je n'ai jamais aimé ni les dates, ni les convenus "il était cette fois"...mais c'était sûrement un samedi vers vingt heure. Ou bien un vendredi après la jeune nuit.

Tu avais dansé seule à t'en tourner la tête. Et pendant que d'autres s'ennivraient de champagne au goût apaisant, tu t'embarquais, au son de notre orchestre improvisé, dans une sarabande qui saoulait tout tes sens.

Incapable de te perdre du regard, tu as fini, presque cruelle, par me planter tes yeux dans le cœur. Je crois que tu voulais que je baisse les miens. Cela n'arriva guère.

Et c'est dans les épais couloirs, alanguis comme des félins ensiestés, que nous nous sommes poursuivis, étreints, et presque étouffés de baisers en apnée.

Sous ton corps collé au mien, une porte a dû nous céder passage vers une chambre innocupée. Quand nous en sommes sortis ? Je ne me souviens plus bien. Mais de ta peau pâle et douce comme une aube de décembre, de tes lèvres brûlantes et presque coupante sur mes lèvres, de tes ongles enfoncés dans ma chair et du rauque de tes gémissements, de tout ça, non, je n'ai rien oublié.

Et tes poings serrés au dessus de tes épaules frêles quand je dévalais d'amour ton corps offert, j'en ai gardé gravé dans mon échine le souvenir comme s'il datait d'hier.

Tu étais si belle dans cette peau féminine, oublieuse de tout sauf de nos essentiels, que j'ai perdu mille fois toute raison dans tes allures de panthère et je suis resté à l'état sauvage longuement dans les corridors de ton corps, enserré et sombrement dressé comme un minuit au zénith de ton horloge.

Il n'existe aucun bruit pour parler du temps qui cesse de rompre son âge. Même l'éternité est incapable de restituer la beauté de ton visage, quand abandonnée sous moi, tu acceptes de jouir. Et que j'en perds pied à n'en plus vouloir finir.

Tu avais cette peau de femme sur toi. Je t'ai reconnu immédiatement et toi, peut-être aussi...

Enfin.



J'ai un problème de pelote de laine. C'est roulé en boule dedans mon coeur et ça se tricote une chandeleur avant même que ça pâque à la porte. J'ai des ébouriffes dans le buffet, ça bouloche, ça râpe et ça s'emmêle. Les yeux qui font les boutons de manchette sur le blanc de chemise qui se plie en melon.

J'ai des amygdales qui se baladent en breloques depuis qu'on les a retirées de leur gorge, ça sent le roussi au pays des glacis.

T'as vu ma trogne la nuit, quand même le chat s'en veut pas trop d'être pas gris. Je cherche du doux et du moelleux, un bout de coton pour me rouler dedans. On verrait à peine sortir l'angle de mon nez, l'arrondi de mon cul.

Et là, juste après, je dirai....

J'ai un problème de pelote de laine. C'est roulé en boule dedans mon coeur.

Alors je viendrai me mettre en tailleur et je prendrai le temps. Sans maille et sans aiguille, sans soupir et sans bémol. Je viendrai tisser ma toile dans la toile. Et je m'araignerai le droit de me trouver belle.

Juste après mon problème de pelote de laine.

ESPERLUETTE

Surprendre le voyage trop court qui filtre entre tes variations.

Lorsque tu te déposes entre deux toccatas et que tu pars en fugue de tendresse, juste là, presque nu du cœur, simple et pur.

Et voilà déjà que tu reprends ton bourdonnement vif, piquant, affairé à ta pensée tressautante. Il faut laisser se tendre la ligne fine entre ta course effrénée face au temps agité de tes milliers de pensées. Elle attire la peau jusqu'au point de césure. Et juste à la toute limite de la déchirure, ton sourire en coin.

Je suis l'angle du mur, la fenêtre qui dépose son menton sur la paume de main du montant. Le rideau qui se déride lentement. À côté de toi, je suis dans le lent.

Et pourtant, je ne cesse de vouloir deviner de ton cœur le battement. Sur ta moue du réveil, la langueur des nuits inachevées. Je suis sûre que tes accalmies racontent plus d'ivresse que tes bourrasques quotidiennes.

Le compas de tes jambes qui découpent tes heures en course à la vie, il doit faire une drôle de mine quand allongé sur le flanc, il ne peut que s'arabesque.

Je me demande, mon ami, combien sont douces tes lèvres quand tu embrasses à demi-rêves.

Et je me veux édreton, et plumes, et polochon. Du drap, la tendresse du coton. De ton front, l'immobile apaisement.

Continuer à être un bout de ton décor et pouvoir murmurer à l'aube de mon papier très peint : Je l'ai bien connu...lui.

Puis soudain en savoir peut-être enfin plus...entre la lanterne et la lucarne...

Surprendre le voyage trop court...

TÉLÉGRAMME



J'ai glissé mes yeux à l'envers de mon ciel. Une épuisette à chaque cil, j'y repêchais des bribes de toi comme on découpe les pointillés d'un jeu d'enfant. Ceux en page centrale des cahiers mal reliés.

Ça s'épanchait par petits sursauts, en impulsion vive. Une impression de télégramme qui picote ses lignes à travers l'espace restreint fuchsia.

J'ai pensé. Dors. Demain, le ciel sera glacé de bleu éclatant. Ce bleu frais de l'orange. Ce bleu Eluard. Ce bleu jamais fatigué.

Mes rêves se sont mis en rang. Un pas devant. Un pas sur le côté. À mes désordres, Commandante. Ils avaient rien de boutonné dans leurs écueils de jean. Ça tendait l'écuelle pour du rab. J'ai haussé l'esprit des épaules.

Ma toupie est de bois peinte. Elle voltige doucement à même le parquet de mon coeur. Elle tangué tellement que c'en est presque douleur. Tombera à gauche, tombera du sud. En cardinal, j'ai demandé son baiser à la toute pointe de mes commissures.

Attrape-moi, je m'évapore. Attrape-moi vite. Car au matin,
le bleu sera ma coupe et j'irai me faire boire sur des
firmaments givrés de sanguine à peine amère.

Attrape-moi te dis-je...sinon où iras-tu blottir ton corps
peloté dans ce nid sans aiguilles de ma poitrine ?

Il y a des bouts de couvertures épaisses qui réchauffent
mes cuisses. Ça souffle dessus comme on refuse
d'éteindre les braises. Et tout en haut de mon échelle sans
barreaux, je batte des mains la cadence évidente.

Un, deux, trois, au quatrième temps il fera blanche moins
le quart. Je mangerai des pêches et le sucre sera mon
sourire.

Un, deux, trois, au quatrième temps, il sera cinq heures, et
l'aube sera défroissée sous l'arbre des agrumes
improbables et dorés.

Ça clignote même, parfois.

Je m'effiloche, je me fondante...mais tout à l'envers de ma
casserole, j'attends de l'hiver une raison d'ouvrir les
paupières.

Ne te mange pas trop les cuisses, le ventre et les fesses,
car mes mains y cherchent le dessin des colonnades
improbables, celles qui se dressent à l'aplomb des
montagnes, si proches de l'orange azurée, qu'on y a vu
naître la terre et ses satellites.

Je n'ai plus de boussole à cette rivière qui me coule. Et à
chaque bulbille, une nouvelle naissance blême.

Quand tu liras ses lignes, ouvriras-tu les yeux de ton ciel.
Sera-t-il autant fuchsia qu'un espace restreint sur un
bord de télégramme ?

Je t'aime. Stop. Encore. Stop. Et ça continuera.

Stop.

Etc.

ABASOUDRE

Je te vois souvent te blottir dans mes bras. Tes boucles épaisses mouillées de larmes. Tes cils étendus sur tes joues, échoués de justesse de quelques naufrages silencieux.

Et j'attends. Que mon coeur te berce. Que la poésie reprenne ses droits sur la douleur. Sur ce qui secoue ton monde.

J'attends. Je ne dis rien. Surtout que je sais que tout existe uniquement dans l'entre-monde. Celui des ombres de nous qui jouent avec les lumières diffuses de nos errances. Là où c'est impossible.

Précisément. Un canapé qui flotte dans cette interligne au-dessus du vide des improbables. Et je te berce tout de même. Là-bas mes bras pleins. Ici dans mes bras vides.

Et je ne saurais te dire combien de fois par jour ou par nuit, je suis sur ce canapé et toi dans mes bras.

Je ne pourrais te dire ce que je murmure dans les interstices de tes paupières trempées.

Je ne pourrais jamais même t'en parler. Même à une terrasse de café en été. Même en évitant les étendues boueuses des campagnes d'automne.

Je ne fais que te tenir invisible dans mes bras trop réels.

Et je continuerai tant que le flot sera inaudible. Sauf dans cette pièce invisible avec ce canapé suspendu dans l'impossible.

Du beige dans les flancs. Au loin, l'anarchie sentimentale. Tout en haut de la montagne, tes bras éclatés de soleil. Et peut être même, des ailes.

Une ère entière qui règne dans mes parenthèses.

Ta noyade et ta renaissance. Et ma bouche qui brode sur ton front la tendresse qui libère.

PULL-OVER



Je ne veux plus écrire la nuit. Plus pour le moment. Plus quand je pense à tes yeux. Je veux marcher mes mots avant de les mâcher. Je veux tacher d'aube mes bras et mes ongles. Griffer la surface de mes pieds sauvages. Dormir dans la rosée glacée à paupières entrebâillées. Je veux gonfler mes poumons en montgolfières colorées. Et enfin tu me parleras d'amour. Je veux m'enlacer dans chacune de tes boucles. Ronronnante en lune nouvelle et roulée dans l'aube claire. Je veux être tous les ciels du monde juste avant que le jour ne coure.

Et quelque part, sans bruit, ta main retenir.

SENSIBLE

Tout m'est sensible.

Depuis là, euphorie ou lente masse. Léger le duvet ou granit aux pieds, au ventre, lestée l'âme.

Tout prend racine, ronce ou rosier. Le temps s'épine pendant que j'en mets fleurs les bouquets.

Et puis te voilà, improbable et fébrile, humide aux pupilles comme lame ton cœur.

Je regarde les frelons fuser par dessus nos têtes. On est assis et on s'arrête.

La folie en constat, les genoux en contact, la bascule en miroir. Ce que l'on moque gentiment conscients que nous en sommes les bêtes.

Du Cocteau dans le mouvement, des anges en moule paquet, et de la teinte guimauve dans les boucles.

J'ai de la pierre dans le cœur. On me disait ça enfant. Une drôle de pierre molle, et gloussante, qui tressaute par endroit. Une tectonique improbable qui castagnette le passage des nuages.

Et la v'là qui se fissure par le centre et se remplit d'une lave dense. Interdite, je minaude. De la surprise plein le giron. On y croit presque de l'autre côté du rideau.

La vérité, c'est que je suis foutaise, fanfreluche et costume. Tout ça, c'est du grimage, du pastel plein le visage, et de la craie mal effacée au tampon.

Des liasses de papiers griffonnés plein les tiroirs, cinq boutons, une nourrice en épingle, et un coquillage.

Voilà toute béante, la petite boîte cartonnée de ce qu'il me reste de trésor, quand tu me demanderas de te les montrer.

IN EXTENSO

J'ai fait tant de routes, par tous temps et par l'espace. Là où personne ne marche. Après la pluie ou sous la neige, quand ça brûle ou quand ça gèle.

J'ai marché, mon amour, sans toi pour tenir, et sans sable sous mes pas, sans océan pour border mon coeur d'écume, sans certitude de trouver ma voie.

J'ai parcouru des mondes dont tu n'as plus aucunes idées, et d'où tu venais pourtant souvent, le sourire sur tes lèvres, le désir dans ta peau.

Tout au loin, je les sens se dessiner sous ma chair ces chemins aux destinations mystères.

J'ai envie pourtant de m'arrêter. Je suis fatiguée et mon âme a mal aux pieds. Tu sais.

Tant de portes, tant d'escaliers, tant de courbes, tant de corridors, tant de pistes dans le désert et de déserts dans les boulevards. Des palaces aux temples, il n'existe que des pas de côté qui me basculent par-dessus bord.

Mais sous tes yeux étoiles bleues, je fugue en moteur ronronnant. Je roule plus que je ne déambule. Je me chauffe à ton bitume. Tout semble aller si vite que cela défile sur mes flancs comme on s'envole, comme on s'arrache, comme on se détache.

Alors je marche.

Je n'en connais pas la fin. Tu sais.

De la route de ton corps. Celle qui parcourt tes cuisses, celle qui se perd sur ton dos, celle qui glisse entre tes fesses, celle qui rauque dans ta gorge.

Celle qui...

Je me suis assise. Lentement. En contre-jour, un peu poudre sur mes doigts. Il y a une odeur d'humus et de chemin de bois. J'ai entendu crier la chouette en plein jour.

Depuis, je seuille sur toi et je me verse dans la dernière interstice.

Et ce sera.

ASOR

Je suis rentrée chez lui, pas vraiment par mégarde. Il était assis là, un drôle d'engin binoculaire sur le crâne, penché à observer sa main faire des mouvements lents de traction et de décontraction.

J'avais le droit d'être ici, aussi me parlait-il naturellement. Presque sans discontinuer, en grande partie comme s'il s'adressait à lui-même.

Des hauts meubles à tiroirs merisiers nous encerclaient calmement sans oppression ni agression. Juste posés là depuis longtemps mais bien entretenus pour autant. Sur l'un des tiroirs, mon nom, sur une étiquette un peu ancienne. Sans doute dedans plein de coupures et de clichés vifs. Des bouts de réflexions emmêlées à quelques faits subjectifs.

J'avais besoin d'air. Installée devant la fenêtre à l'œil semi ouvert sur la cour, je laissais la paupière de son rideau me battre la vue alternativement.

Il continuait son ronronnement de pensées longues, fines, précises et éclatantes. Ça ressemblaient à des étoiles filantes.

Ses manches étaient tachées d'encre et sortaient de son veston à la façon de polichinelles farineux aux lèvres ivoires.

J'avais envie de fumer, moi qui ne l'ai jamais fait. Mais cela aurait senti moins l'encaustique et l'alcool à désinfecter.

Y avait bien quelques sièges en cuir mais j'avais la crainte de ne plus jamais me relever de leurs bras. On ne reste pas quand on est polie dans ce genre d'endroit. Ce sont des invitations exceptionnelles, des privilèges éphémères.

Il en avait fini de sa main droite, et dépliait lentement sa main gauche...de l'index à l'annulaire, griffonnant plusieurs notes étroites.

J'ai peut être eu un soupir, mais rien ne pouvait arrêter la rivière douce et vive de ses paroles.

Je devais sans doute avoir déjà fait quatre fois le tour de son globe intérieur en trottant sur ses mots, au moment où je me penchais par sa fenêtre. Des oiseaux jouaient dans les branches, le ciel s'étirait sur son dimanche.

Je me calais jusqu'à la garde des fous, toute sur mes hanches et entendait sans mal alentour le chant des peupliers trembles. Sa voix y était dans le parfait diapason, on aurait pu faire concerto.

Je me suis redressée finalement, il avait posé son engin d'observation. Un silence plein attrapait l'espace et le faisait rouler entre ses doigts.

J'ai pris simplement congé je crois. Cette fois-là.



Je suis revenue le siècle suivant ou simplement le lendemain. Je tenais une boîte de café qui sentaient encore les fragrances chaudes de la brulerie. Je me suis assise au piano et le paquet s'est envolé dans de l'eau brûlante.

Lui s'était endormi sur le long canapé cuir sombre. Comme on aurait chevauché un taureau massif en pleine sieste. Il se pantelait là dans un léger ronflement qui sifflait moins fort que le feu sous l'eau balbutiante.

J'ai démêlé la fille aux cheveux de lin sur les touches douces et longues. Mes doigts se lovaient intimement dans les interstices. Cela faisait assez de musique pour faire du bruit mais pas assez pour le réveiller.

Le point du jour faisait des petits pas de souris et furetait son museau entre les nuages lourds de nuit fraîche.

J'ai haussé ma langue jusqu'au fond de ma gorge et j'ai baillé.

Il m'a alors dit quelque chose à mi chemin entre café et deux sucres, s'il vous plaît.

Le plaid de laine avait des mailles étalées à même le parquet.

Et je me suis engouffrée sans réponse dans la bouche entre-ouverte de la cuisinette.

Il était matin moins cinq. À peine.





Le carrelage beige se mirait dans le bois qui servait le travail tout plan. Je tapotais mes phalanges
encore sur le rythme des tresses fines.

Les tasses s'étaient détachées de leur crochet comme si elles avaient chu d'automne.

J'ai tranché du pain en modèle de tartine. Le beurre dormait encore dans sa porcelaine et la
confiture de myrtille le regardait avec une douce sévérité. Le plateau a tout ramené.

Moi avec.





Déjà ses doigts mécaniques épluchaient des longues feuilles imprimées, comme on pèle une cucurbitacée. Les mots volaient en copeaux dans la pièce. Blonds et légers. Des enfants tendrement turbulents qui se tenaient par l'estime et s'en allaient sans rang, à leurs affinités.

J'ai déposé devant ses yeux, éloignés de toute consistance, son café.

Il s'est mis aussitôt en palabre. Le ronronnement lent et chaud de sa voix s'enroulait autour du cliquetis de ses longues phalanges articulées.

Je suis allée m'asseoir à l'est regarder le ciel s'éclairer, raisonnablement, lentement.

Le parquet commençait à se couvrir d'une neige épaisse de copeaux verbeux. Certains chantaient en retombant. C'était très doux.





Je suis restée immobile longtemps. Assez pour que les feuilles des arbres dansent mille fois dans mes oreilles.

J'avais une odeur d'encens et de térébentine qui se frottait à moi comme une siamoise insolente.

Je l'ai poussé délicatement du dos de la main. Et j'ai regardé autour de moi

Il était absent. Je ne m'en étais pas même rendu compte. Pourtant....sa voix était absente aussi.

Est-ce cela qui de ma torpeur m'avait détricoté ? L'absence évidente du bourdonnement de sa voix ?

Mes yeux partirent le chercher. Je me suis mise à attendre leur retour.





Les orbites creuses, je suis restée penchée au-dessus de mon propre vide.

Quelques mots crissant depuis leurs copeaux s'arquaient jusqu'au bord extrême de mes deux
béances.

Ils ont failli y choir, puis ils ont abandonné. Je les sentais farfouiller dans mon pull jusqu'à sortir par
le tunnel de mes manches.

Malgré l'envie forte, je prenais garde de ne pas me gratter...de peur d'en froisser un...ou pire.

Le dernier se jetait comme d'un plongeur depuis mon annulaire dans un petit bruit étouffé
lorsqu'il revint. Suivi de près par mes yeux.

.





J'ajustais chacun dans mes cavités orbitales. Mes lèvres avaient un petit goût de fer.

Son dos prenait une place étrange dans l'atmosphère. Un rocher sombre dans une mer duveteuse
de velours et de tentures. Juste ses cheveux semblaient vivants comme un lichen humide et
glissant.

Il avait dû pleuvoir dehors entre deux rinçages de soleil levé.

Et l'essorage n'avait été que partiel. Je me suis mise à compter les agraphes de sa tunique de
travail. Le reste semblait silencieux à en impressionner les oiseaux.





Quelque chose dans les arbres aspira mon esprit. Les feuilles des peupliers se trembaient l'une contre l'autre pour lui tenir compagnie. L'air y devait pourtant y être chaud.

Je remontais ma main le long de mon bras. Qui sait si je pouvais plier moi-aussi ?

Une exclamation joyeuse s'ensuivit d'un flot de paroles techniques jetées sur un ton sautillant d'une fraîche monotonie. Ses paupières clignaient comme celle d'un petit automate d'enfant grimant l'enthousiasme. Ça lui donnait presque les pommettes rouges.

Je souris.





Debout sur mes pieds, je dérivais non loin de lui, à la manière des péniches qui se frottent presque
aux quais sans jamais les toucher.

Les berges de son esprit ne pouvaient se visiter qu'en rêve de toute manière. Sa longue tunique
bleue nuit encre renversée frottait le parquet à mesure qu'il penchait son front sur son imminente
découverte en maïeuticien à la fois précis et fébrile.

Je rôdais autour à peine certaine d'exister pour lui, ou tout court.

Une zone de non lieu s'étirait et gommait le monde sous sa langue rapeuse. Je me sentais
ébouriffée à ce contact par ces picotements légers de contingence.

C'était une sensation merveilleuse. Comme exister sans occurrence. Aucune. Un chiffre neuf. Soyeux.
Délicieusement inutile. Une vie sans conséquence. Un lapin dans la lune.





Puis, aussi brutal que le jour enfin levé, il me toisa de ces yeux immenses. Un bref instant il fut presque capable de me nommer. De me déterminer dans l'espace. J'étais à la toute frontière d'apparaître, jaillissante, dans l'équation globale.

Mon souffle resta accroché au plafond, suspendu au lustre breloquant de verre.

Que ce millième fut seconde.

Une déchirure fine de papier retentit contre une plinthe vert menthe. Il y jeta son dévolu et, soulagée je repris ma délicieuse place de décor.





Je me glissais entre les rideaux qui dédoublaient leurs tentures entre moi et le jardin étalé de verdure rosée par étincelles limpides. Une musaraigne aurait pu y boire à califourchon sur les longues palmes vertes des iris à la tête encore verte et calfeutrée.

Tout autour de moi, en toupie, dansaient ses paroles longues et tressées de robes satinées aux ourlets impeccables.

Un tableau se pencha vers moi pour me faire conversation. L'auguste de Dame qui y siégeait faillit basculer mais se rattrapa avec élégance à sa canne.

Elle me regarda avec une tendresse amusée. Moi de même.





Je me décidais à descendre au jardin par le colimaçon. Celui-ci tourna sur moi-même un long moment avant de me pousser de sa tendre langue de chêne jusqu'au dehors.

Je pris la brise par le cou et vint coller mon front aux vitres immenses de l'atelier. Qu'espérais-je ?
M'y trouver en géméité ?

Sans doute.





Le physalis m'accueillit dès mon arrivée, hochant ses grelots avec une infinie délicatesse. Je me penchais de révérence à mon tour.

J'aurais volontiers pris un temps distendu à saluer chaque brin d'herbe et petits cailloux quand un cri de joie désarticulé s'agita en pantin à l'étage.

Le colimaçon me hâta dans sa spirale montante.

Et à nouveau je me dessinais sur les motifs de la tapisserie.

"J'ai compris !" m'adressa-t-il pas vraiment.

J'attendis sur la volute d'un quart de rond en arabesque.





Un torrent vif traversait la pièce par son centre. Les mots étaient à présent si nombreux que même depuis mon perchoir je devais soulever mes jupons pour qu'ils ne soient pris dans l'inondation verbeuse.

Tôt ou tard il me faudrait une esquif pour mollement me laisser porter par le flux ronflant.

Je pris sur moi de patauger de mes bottines jusqu'au piano qui se mit tout seul à redémêler la fille aux cheveux de lin. J'attrapais cette dernière pour la mettre en sûreté près de moi. Et ainsi, collées l'une à l'autre, nous avons pu devenir jumelles de lunes étonnées face à cette grande marée.





Rien ne pouvait cesser son débit. Si les fenêtres avaient été ouvertes nous aurions été emportées
par une cascade de copeaux de mots roulants sous notre coque-piano.

Et il ne cesserait de tournoyer dans sa tunique bleue de travail. Nous ne verrions que ses lunettes
rondes sanglées de cuir déborder de sa chevelure bataille.





Il fallut plusieurs cadrans pour que le flot se tarisse. Nous flottions la fille et moi allongées sur le piano à compter les moulures depuis notre dérive.

Les casiers avaient beau s'ouvrir et se fermer comme des bouches affamées, les mots peinaient à finir de se déverser.

Je me demandais quand le parquet referait surface.
:

Sans sa voix, les echos étaient des murmures, des frottements de petites pattes les unes contre les autres transformant les éclats de mots en autant de criquets.

Bientôt ils pourraient partir en sautillant par le soupirail du couloir. Il suffirait pour cela qu'il se lève de ses grandes et longues jambes en compas et s'en prenne à la porte comme on invite une dame à danser.





D'un geste ample la porte valdingua dans la sciure grouillante de mots et ce fut la cavalcade. Autant de frissons que d'éclats. De hiatus que d'assonances. Le chaos harmonique d'enfants trop tassés devant un refectoire dont on ouvre enfin les coursives.

On en voyait même grimper aux tapisseries et se pendre aux lustres.

Penché sur le flot, concentré et chaussé de ses énormes binocles, il en pêchait à l'épuisette par grappes agitées.

Certains couinaient dans le filet, s'amoncelait jusqu'au tout bord et se précipitaient dans le flot fantastique. D'autres restaient tassés au fond, ronflant presque, comme des matous satisfaits.

Quand l'épuisette fut pleine, il la versa dans un grand seau bleu, puis continua, à grandes enjambées, sa pêche miraculeuse.

Quand tout fut vidé, on entendit plus que quelques protestations du seau scellé de son couvercle. Il se tourna vaguement vers nous, mimant de son doigt sur la bouche une burlesque invitation au silence. Un sourire étiré et narquois aux lèvres.

Il s'installa à son établi et avec toutes les précautions du monde, il en tira une petite ribambelle qui aussitôt s'agitèrent sur son sous-main.





Le parquet lustré brillait mollement sous le soleil finalement perché en son zénith. J'aidais la fille aux cheveux de lin à descendre du piano. Elle secoua son sourire en grelot léger.

Je m'arquais en cuisine dans un mouvement discret pour ramener sans encombre quelques victuailles. J'en glissais dans une porcelaine blanche tout contre les grognements satisfaits qu'il émettait devant chaque mot aux boucles dorées et tintinnabulantes.





La pendule reculait ses aiguilles en un étrange tricot mousse. Des laines giclaient lentement d'elle
et j'avais envie d'embrasser mes soupirs.

La tourte chaude me regardait circonspecte. Et moi pas.

Je commençais à me demander si j'avais moi aussi été tricotée par la pendule.

Avais-je seulement eu une vie avant son envie d'élever les mots ?

Je me réduisais peut-être uniquement à celui écrit sur le casier.





Le piano envelopa la fille aux cheveux de lin. Elle s'était assoupie la chère enfant. Son front plus pâle que les touches ivoires. La lumière courant délicatement dans ses mèches.

L'instant nous regardait avec douceur. Seul lui savait quand tout viendrait à s'évaporer.

Et peut être aussi les doigts fins qui décortiquaient une suite de verbes enchevêtrés les uns aux autres.





Un carillon sonna la fin du rang. L'angora tomba délicatement en mailles serrées.

J'avais envie de poser ma tête sur cet amas épais et chaud.

Mes genoux se pliaient contre mon ventre et je me recroquevillais lentement.

L'horloge, délicatement, couvrit ma sieste impromptue.

Je me sentais velue et ronronnante. De minuscules pattes et peut être des fines moustaches. Mes oreilles cessèrent d'entendre pour juste écouter.

Puis le sommeil m'emmena sans prévenir.





Quand mes paupières défirent le sommeil de mes yeux, tout était vide et silencieux.

Je n'avais jamais connu cet endroit sans lui.

La fille aux cheveux de Lin était repartie dans le piano.

Tout ce qui restait était un seul petit mot, roulé en boule sur lui même, blotti contre mon flanc.

Je savais que si je le bougeais délicatement de la pointe extrême de mon doigt il se donnerait,
impudique, ventre en l'air, ronronnant ses syllabes.

Mais je ne voulais pas le réveiller.

Je ne voulais pas me réveiller non plus, alors penché sur ma rêverie, je repris la route douce et
étoilée des songes forêts.

Leurs fronts étaient plein de feuilles et d'oiseaux.

Dehors comme dedans...il s'était mis à faire nuit.

Je me rendormis.





Ne rien faire et le faire en pleine lumière.

La conscience ouverte par le milieu. Suintant de perles roses. Le nombril en abysse. Des escaliers
qui rentrent sous l'estomac et ressortent par les côtes.

Est-ce que finalement il existe quoi que ce soit d'utile à part le temps vide ?

La trotteuse sursaute.

J'ai envie de m'allonger dans une courte pointe peinte par Debussy. Bleue lunaire.

On y entendra la mer.

Et tes pas à toi. Toi qui reviens.

En silence.

Que j'aime entendre ton silence.





“J’irai dormir dans vos draps,
j’y poserai mes baisers, mes rêves et mes soupirs.
Au réveil, il ne restera plus rien.
À moins que...”

Éternelle amoureuse, sensible au-delà des horizons, esthète et profondément attachée au commun, Aude Alexandre intervient depuis de nombreuses années en tant que médiatrice culturelle sur le territoire de la Brie (atelier d'écriture, spectacle vivant, représentation musicale, master class) et comme directrice d'une école de musique. Après plusieurs années à arrimer ses horizons entre légendes de Bretagne et son pays briard qui l'a vu naître puis grandir, elle participe activement de la vie culturelle et associative du territoire, auprès des plus grands comme des plus petits, notamment en tant qu'administratrice du comité d'animation de son village. Ce nouveau recueil signe la réalisation d'un projet littéraire profondément intime, dont une partie des poèmes a reçu plusieurs prix en France comme en Europe.

Editions QazaQ
Isbn : 978-2-492483-95-0
15 Euros